

# Recueil de témoignages



Erasmus+





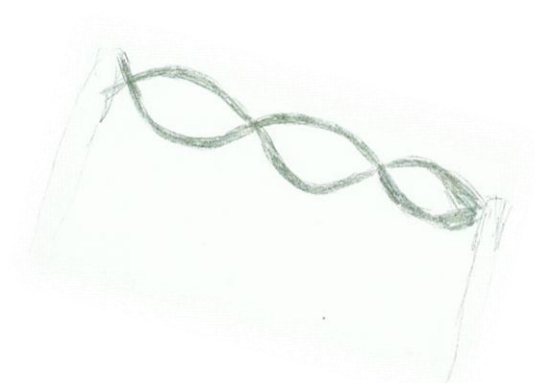
Ce livret, élaboré à partir de témoignages relatifs à la Retirada, est le fruit d'un travail qui s'inscrit dans le cadre d'un projet Erasmus+ intitulé « Migrations d'hier et d'aujourd'hui, un ciment pour l'Europe. »

La mise en page et les illustrations ont été réalisées par les élèves de la classe de 1<sup>ère</sup> Gestion Administration du lycée Rémi Belleau de Nogent Le Rotrou qui sont parties prenantes de ce projet.



Erasmus+





# Témoignages D'Espagnols





# Miguel Jordana

9 février 1939 : Je passe en France

C'est la veille de mes 27 ans que je passe en France par le sentier de montagne qui nous conduit à Lamanère. Je donne grâce à Dieu de m'avoir épargné l'exode des routes espagnoles, dix-sept mois plus tard je connaîtrai celui de France. Non, je n'ai pas vu tous ces gens, hommes, femmes, enfants, militaires, à pied, en brouette, en auto-stop... fuyant Franco qui, sous les bombardements et mitrailllements allaient vers la terre d'asile, la France. En suivant le chemin tracé sur la carte, je suis arrivé en bas d'une colline où se trouvait une maison en partie cachée par un énorme tas d'armes que les soldats avaient abandonnées là avant de passer la frontière. Je ne voulais pas que Franco récupère les miennes.

Arrivé au sommet d'une petite colline, une borne portait le nom France, j'avais le cœur battant. C'était pour moi un moment d'émotion intense, je pleurais. Désormais, pour moi, l'avenir c'était un grand vide. Pour combien de temps quittais-je ma patrie ? Reverrai-je ma famille ? De l'autre côté de la borne frontière je lus « Espagne », quel choc je sentis ! Être à la fois si loin et si près de ma patrie ! Je n'étais plus seul. De nombreux soldats étaient là, un grand drapeau républicain était étendu, tenu aux quatre coins par des pistolets enfoncés dans la terre, chacun y déposait grenades, pistolets, munitions, couteaux, fusils... J'ai mis seulement mes grenades, j'avais vu des gars creuser des trous pour cacher leurs armes et j'en fis de même pour mon fusil et ma baïonnette. En commençant à descendre en territoire français, je laissais les larmes couler en silence. Quand tout à coup : les douaniers.







Ils nous fouillent et me prennent mon rasoir-couteau, car pour eux c'était une arme. J'ai eu beau m'expliquer en catalan, car je ne connaissais pas un mot de français, ils l'ont gardé. Ils découvrirent aussi ma petite flûte cachée dans une bourse entre ma peau et ma chemise et voulaient me la prendre aussi.

Je me suis débattu et j'ai dit qu'elle avait fait toute la guerre avec moi : « C'est mon bien le plus précieux ! » Ont-ils compris ? je ne sais pas, mais en tout cas ils me l'ont laissée en me donnant un grand coup de pied dans le derrière en criant : « Allez, allez ! », c'est le premier mot de la langue française que j'ai retenu ! Descendus au village, on nous a groupés sur la cour d'un hôpital et fait défiler un à un devant des autorités qui demandaient : « Franco ou Négrin (chef du gouvernement républicain espagnol) ? » Tous ceux qui répondaient Franco montaient dans des cars stationnés près de la place. Dès le lendemain ils étaient reconduits en Espagne. Moi j'ai dit : « Ni Négrin, ni Franco : la république ! »

Je rejoignais un groupe de gars qui n'avaient pas voulu retourner chez les fascistes. Nous avons dormi à même le sol humide pendant deux nuits. Des gars faisaient du feu et avaient l'air de bien s'entendre. Je suis allé vers eux : « Vous permettez que je me joigne à vous ? Je suis tout seul. Je pourrai vous distraire car je suis musicien, j'ai ma flûte ! » J'ai joué et ils m'ont accepté. C'était un groupe d'anarchistes militants, j'ai su plus tard que deux d'entre eux s'étaient manifestés à Marseille pour plusieurs coups de main. Je suis resté avec eux les deux jours et deux nuits où on nous a laissés près de la rivière.





# Passage au Boulou

## Julio Montserra

Transportés avec sa mère jusqu'à la gare du Boulou, elles passeront la première nuit à la belle étoile. Le lendemain la mère de Montserra passe sa colère sur le premier gendarme qui s'approche d'elle :

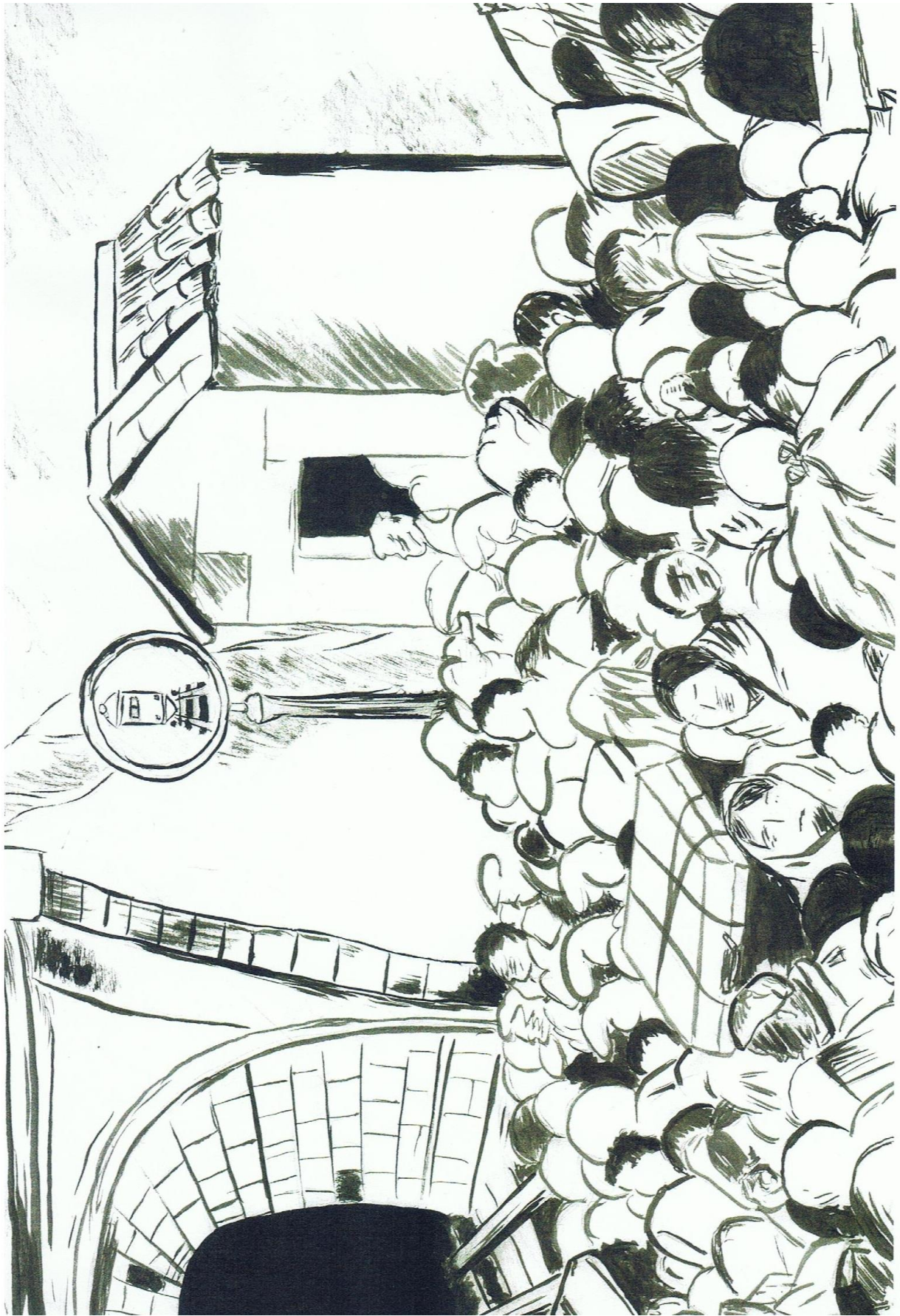
« Allons-nous devoir passer encore une nuit dehors ? »

-Madame, nous ne savons que faire. La France n'est pas coupable. Nous attendions 100 000 personnes et jusqu'à aujourd'hui tout au long de la frontière il en est passé plus de 300 000. Nous ne savons que faire... Le gendarme était très ému. Il vivait le drame de l'intérieur. »

## Luis Marti Bielsa

Nous sommes arrivés aux abords d'un village nommé Le Boulou. On ne nous a rien donné à manger ni à boire. Nous avons été simplement jetés dans cet enclos. Nous avons passé la nuit à la belle étoile sans couverture, sans rien.





# Le Perthus

Josefina Piquet

*Elle avait 5 ans lorsqu'elle quitta Barcelone avec ses parents ; en arrivant au Perthus son père n'était plus là. Les vicissitudes du chemin et les bombardements les avaient séparés.*

*« Il y avait beaucoup de monde. Tellement qu'à mesure que j'avancais, tenue de la main de ma mère, je ne pouvais rien voir. Ce n'était que jambes et pieds. J'éprouvais une sensation d'immense oppression... je me rappelle que les gens pleuraient... »*

*« Arrivées tout en haut de la rue ... ma mère ne voulait pas avancer parce qu'elle continuait à chercher mon père désespérément. Elle savait que si on séparait les familles, on ne pourrait jamais se retrouver, si toutefois il était encore en vie... »*

*« La première personne que j'ai vue, était une femme vêtue de blanc, probablement une infirmière de la Croix Rouge. Elle me donna une tasse de chocolat chaud. J'avais tellement froid et faim que rien au monde ne m'avait semblé meilleur. »*

*« C'est là-bas que j'ai entendu les premiers mots de français de ma vie. Les gendarmes criaient « Allez, allez », en signalant aux gens où ils devaient se placer.*





# Prats-de-Mollo

« Des scènes déchirantes se produisent au moment de ces séparations, tous sans exception s'étreignent convulsivement, se tendent les bras et l'on croirait qu'ils éprouvent l'intuition qu'ils se perdent à jamais ».

## José Pobla

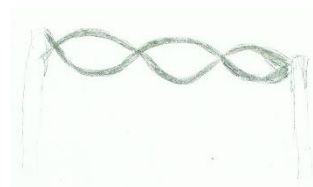
11 ans, la séparation d'avec son père a lieu dès l'arrivée sur le pont Gérard ». Nous avons dû passer entre deux colonnes de gendarmes qui nous ont séparés de mon père et de mon oncle en disant « Allez, allez ! les hommes d'un côté et les femmes et les enfants de l'autre ». Les hommes sont parqués sur des terrains situés sur les rives du Tech.

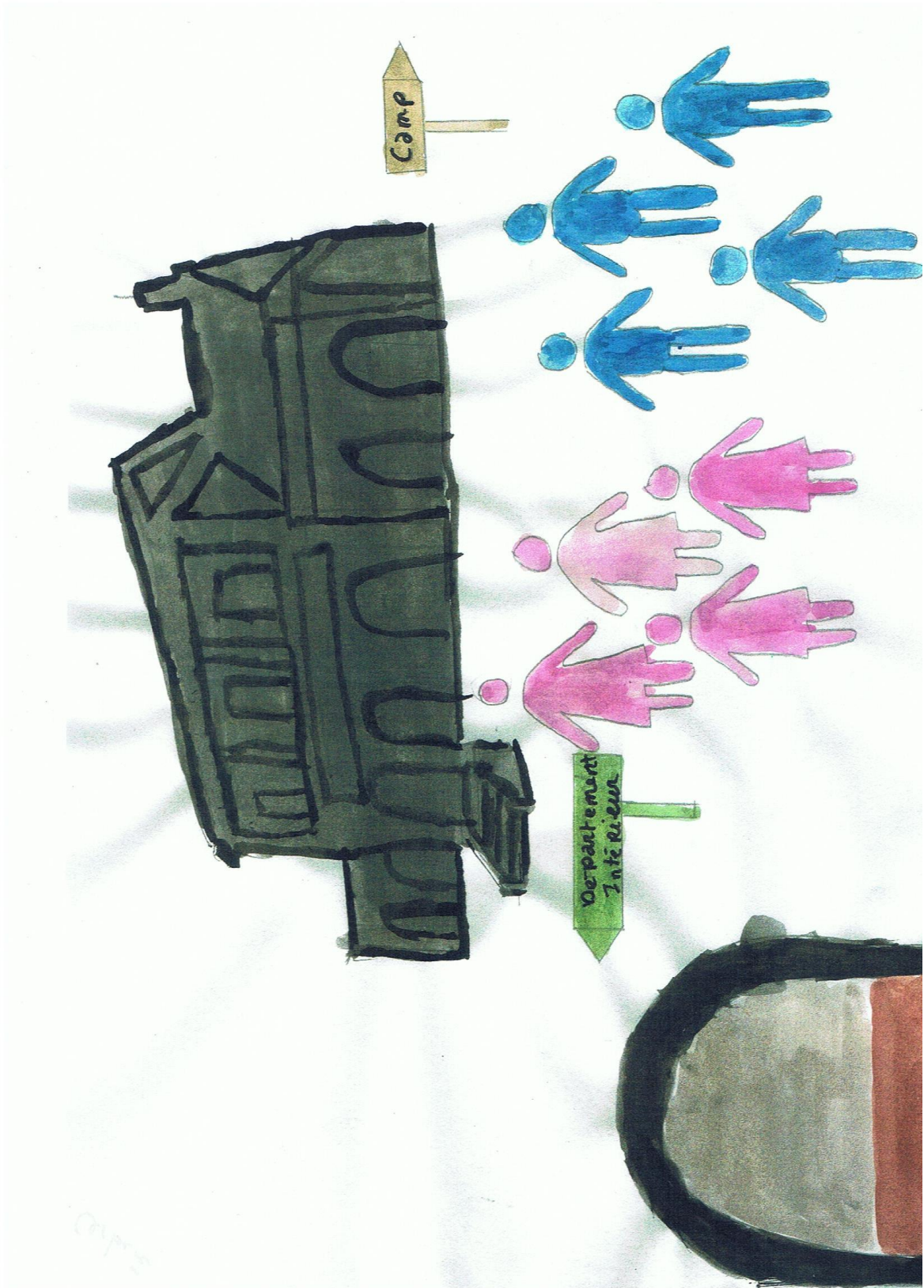
## Josep Ribas

« Nous dormions par terre, dans des baraques faites de branches d'arbre. Moi je m'en étais fabriquée une individuelle, longue et basse qui ressemblait à une tombe. C'était le seul moyen de ne pas mourir de froid pendant la nuit. Et dans cette tombe, avec la chaleur de mon corps, de l'herbe avait poussé ».

## Miguel Quintana

Aussitôt la frontière franchie du côté d'Osseja, je n'ai pas voulu que l'on me prenne mon arme. La rage au cœur, j'ai tordu mon fusil sur des rochers, puis je l'ai jeté dans un feu allumé pour nous réchauffer.







# Cerbère

*Carme Casas (jeune lycéenne de 16 ans dans le chaos de l'exode)*

« J'espérais trouver une terre d'accueil, un endroit où pouvoir m'arrêter pour me reposer sans danger, hors de portée des fascistes. Un endroit aimable qui compenserait la séparation de mes parents dont je ne savais pas où ils étaient, ni si je les reverrais. La France était un lieu idéal, une sorte de paradis où nous pourrions manger où nous trouverions de quoi nous couvrir et des lits chauds pour y dormir sans alarmes aériennes ni sirènes. Mais en arrivant à la gare de Cerbère je me suis retrouvée avec des gens entassés, avec des paquets et des valises, des femmes et des hommes qui pleuraient. Et avec des piles d'armes que l'on retirait aux soldats, la séparation des familles et des hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre et toutes ces scènes de mépris et de mauvais traitement de la part des gendarmes et de l'armée française. Je me suis retrouvée bousculée sous les coups de crosses et sous les cris des « allez, allez », la seule chose qu'ils nous disaient. »



*Crisée des réfugiés*



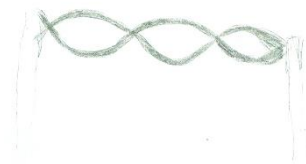
# Lamanère

## Marta Cels Giner

Elle avait 9 ans mais ne se souvient plus de la date de son arrivée à Lamanère. Il faisait tout simplement très froid et l'accueil fut aussi chaud que la soupe qu'on leur servit. On leur distribua du pain blanc et du chocolat. Elle se souvient encore du gendarme qui lui tira affectueusement la tresse car « la coquine » s'était replacée malicieusement dans la queue pour être resservie. Au début, certains étaient logés chez l'habitant. L'école était réservée aux blessés, aux femmes et aux enfants. Les jeunes gens s'abritaient sous le préau et les hommes à l'église.

## Joan Ardévol

Il arrive le 1<sup>er</sup> février avec ses parents par temps de neige et un froid glacial. Le village est accueillant. Soupe chaude pour tous. À peine quelques képis. Le lendemain il y en avait partout et pas du tout aimables. Trois jours après ils sont évacués. Joan doit user de ruse pour arriver à se loger dans le car avec sa mère alors que ses 15 ans le destinaient à rester avec son père et les autres adultes.





## George Bartoli

Mon père m'a juste raconté que les premiers mots qu'il a entendus, c'est « Allez ! Allez ! ». Voilà ce que leur criaient les tirailleurs sénégalais en les poussant à coups de crosse comme des chiens. Ce fut pour les internés l'expression la plus célèbre de la langue française !

Les premiers français qu'ils voient sont les spahis marocains, Los Moros. Ils avaient un cruel air de famille avec les troupes coloniales de Franco, les soldats « maures » qui tuaient, violaient, éventraient les femmes et massacraient des villages entiers, de l'autre côté des Pyrénées.

Le camp de concentration fut l'humiliation suprême pour les miens. Les militaires ont dû jeter leurs armes aux pieds des gendarmes français, avec leur mépris et leurs moqueries « Alors c'est ça, la glorieuse armée espagnole ?! » lançait un officier... » Vous pouvez vous préparer, parce qu'aujourd'hui c'est nous, mais demain, ce sera vous ! » Lui a répondu un soldat espagnol.

Une miche de pain pour dix hommes. Les premiers jours sur la plage d'Argelès, il n'y avait pas de barbelés mais un cordon de gendarmes mobiles pour les garder. Ils faisaient leurs besoins dans la mer, devant tout le monde en plein mois de janvier, durant un des hivers les plus froids du siècle. Plus de dignité, plus de pudeur, ils vivaient comme des animaux, creusaient des trous dans le sable pour s'enterrer et s'abriter du vent.



*Dessin de George Bartoli*



Quant à ma mère, elle a eu de la chance dans son malheur ; quand elle est arrivée au Perthus, elle a été « triée » comme on disait à l'époque. Elle avait seize ans, elle s'est retrouvée avec sa mère à la gare du Boulou, sur un terrain vague avec des milliers d'autres femmes et d'enfants. La République espagnole en exil versait au gouvernement français une allocation pour chaque réfugié espagnol.

Pour ma mère, qui était très jeune, ce voyage en train pour le Cantal n'était pas une tragédie mais presque une aventure, avec pour terminus un petit hôtel.

Combien de fois mes parents ont entendu de la bouche des Français : « Encore des Espagnols de merde ! » Dans l'Hérault, la bonne blague raciste qui circulait c'était « Tiens, on entend sonner le glas ! Qui est mort ? C'est personne, c'est un Espagnol ! »

Mon père vivait ces insultes au quotidien comme une humiliation ; quant à ma mère, certes plus réaliste, elle n'a jamais oublié, ni pardonné.

Mon père était interné au camp d'Agde, quand le boulanger du village a été mobilisé en 1940. Le maire est allé dans le camp pour recruter un type qui savait faire du pain. Mon père, boulanger de formation, fut sauvé grâce à une bonne baguette française.







## Henriette (mère de George Bartoli)

Je suis passée par le col du Perthus en 1939, avec ma mère, des tantes et des cousines. J'avais seize ans, ça remonte ! On se disait tous qu'on allait revenir dans quinze jours après. Ça va faire soixante-dix ans.

Nous sommes presque tous parties dans un camion à bestiaux de l'armée républicaine. Mon frère m'a réveillée à 4 heures du matin : « Vite ! Ne prenez rien ! On n'a pas le temps ! » ; je me souviendrai toujours de son regard affolé tandis que les bombes tombaient sur Barcelone.

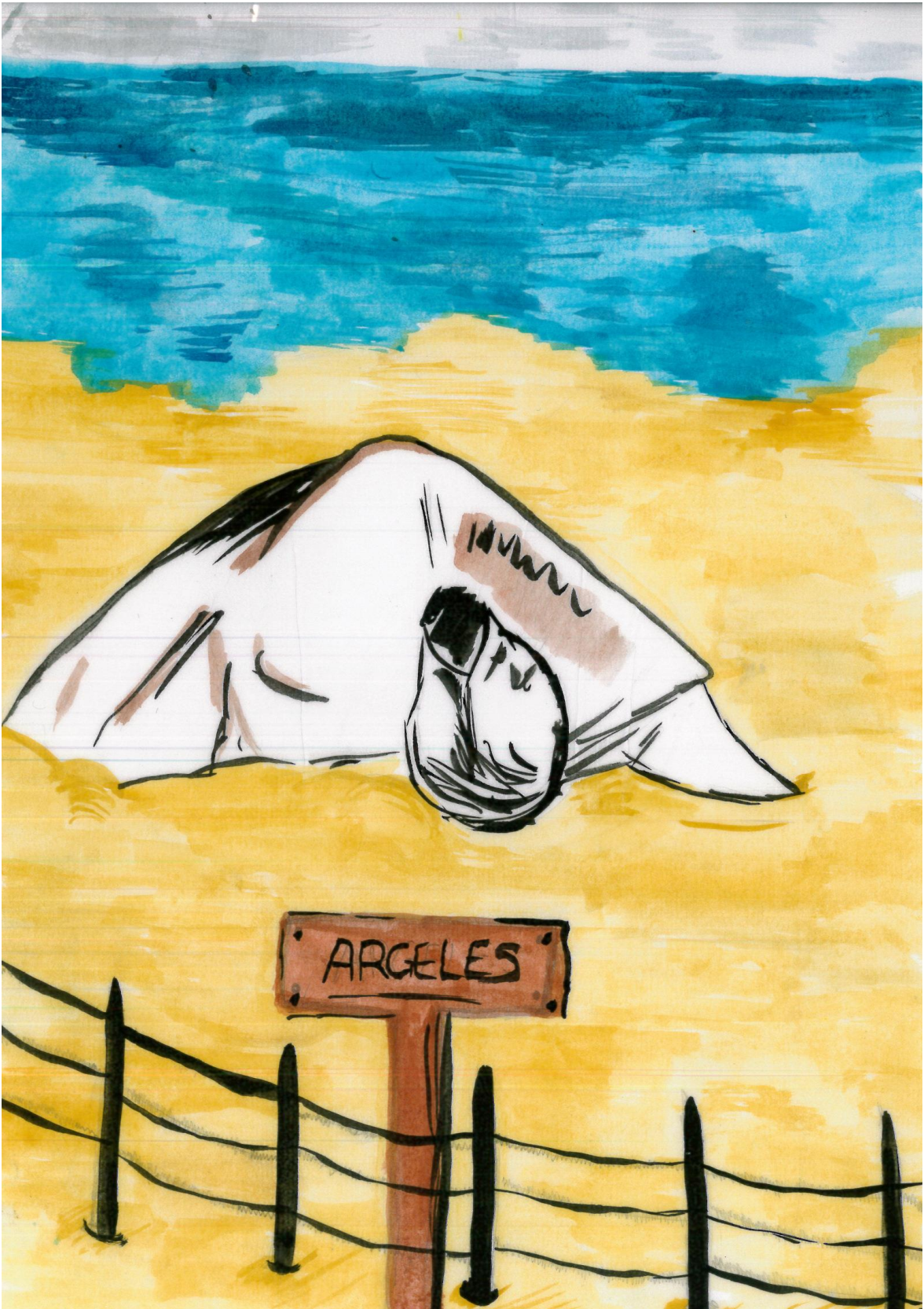
Je ne réalisais pas bien ce qui m'arrivait. Pour moi, c'était l'aventure. Tout m'amusait et me faisait rire à cet âge-là. Un matin, où nous nous sommes lavées dans la rivière glacée en plein hiver, c'était formidable ! Rien n'était normal, on était hors du temps.

Le gouvernement français donnait seize francs aux gens qui hébergeaient des Espagnols comme nous. On nous a placées dans un hôtel pendant quinze jours. On nous regardait comme des bêtes de cirque. Il ne faisait pas bon être espagnol à cette époque-là. Les portes se fermaient vite.

À Mauriac, l'accueil fut meilleur, les garçons nous draguaient un peu, le charme de l'exotisme, bien sûr.

Boulou, c'était un champ à l'époque, c'est là qu'on a passé la nuit dehors, dans le froid, sous la pluie. Par chance un gendarme nous a proposé une chambre dans son garage. Avec ma mère, on s'est jetées sur la paille pour dormir.





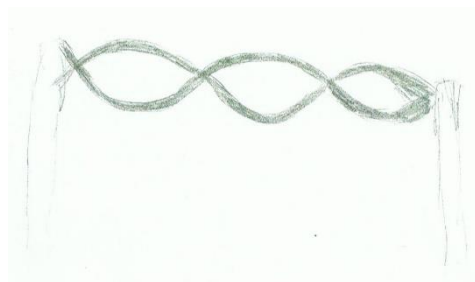
# Argelès sur Mer

Francisco Pons

« Les spahis allaient à cheval avec leur sabre et leur turban. Ils ne savaient donner des ordres qu'en nous frappant et en nous bousculant avec leurs chevaux. Ils fonçaient sur toi et si tu ne l'écartais pas ils te passaient dessus »

« En face de nous se trouve l'entrée du camp flanquée de quelques baraques près desquelles des Spahis caracolent. Une foule de réfugiés attend derrière les barbelés l'arrivée des nouveaux. Plus en arrière on aperçoit des tentes faites de couvertures de toiles, des abris en roseaux ou en tôle, des camions et des espaces vides, assez vastes. »

« La première distribution de ravitaillement à laquelle j'ai assisté s'est effectuée à partir d'un camion chargé de pains de campagne. C'était de gros pains de 1 kg, gros et ronds. Ils ont arrimé le camion aux barbelés et ils ont commencé à jeter le pain à la foule qui s'agglutinait. Je ne leur pardonnerai jamais d'avoir pris du plaisir à ce spectacle. »





## Rosa

Fin 1939. Rosa atterrit au camp d'Argelès, après des péripéties dramatiques. Elle a failli avec ses compagnes d'infortune être livrée à Franco. En effet, du camp du Mans, un convoi est parti pour une destination inconnue ; heureusement un groupe de femmes possédait une carte géographique. On les amène en Espagne, à leur insu. Révolte. Signal d'alarme en pleine nuit. Ce n'était pas prévu, c'était le tunnel où le train a stoppé ! Les maigres ballots sur la voie ! Panique des cheminots qui promettent de s'informer sur leur destination réelle. Elles arrivent à Perpignan où, grâce à leur protestation, ces femmes ont le choix entre le camp d'Argelès et l'Espagne. Rosa a vite choisi !

Entassés dans des haras avant de rejoindre le camp ; des enfants meurent de dysenterie. Arrivée au camp, immensité de l'endroit. Quarante-quatre baraques, hommes et femmes séparés par une petite rivière. Barbelés. Froid. La tactique pour y résister le soir, se grouper par trois, se border avec les trois couvertures. Ne pas bouger, sinon le froid glacial s'engouffre. Le jour, le désœuvrement, la difficulté à communiquer, la faim, la séparation des siens... Parfois un rayon de soleil, qui permet d'oublier, quelques instants, ce malheur.

Un jour, un homme, profitant de l'ignorance d'un gardien sénégalais illettré, exhibe un papier timbré. Celui-ci, pensant qu'il s'agit d'un laissez-passer, autorise le franchissement des barbelés séparant hommes, femmes, enfants. Pendant une paire d'heures, c'est une joyeuse sarabande, on s'embrasse, on se retrouve, les sourires sont sur les lèvres. Hélas, au changement de garde, un gradé mettra bon ordre à ces effusions.





Moments fugaces de petits bonheurs qui aident à supporter cette vie pénible. Les jours s'écoulent durs comme le sol en bois du camp. Tout à coup, une femme en blanc passe, Clémence, Rosa la connaît. Elle est infirmière, quelques jours après, elle pourra engager Rosa à son tour. Avec un laisser-passer pour se rendre à l'infirmierie, la vie au camp change du tout au tout. Quand elles passent devant les baraques des hommes, des mains se tendent, des dizaines, des centaines de bouts de papiers, de cartes, de lots, un message pour une femme, une compagne, une sœur, une mère, un enfant, quelques dessins érotiques, pensez-donc, une, deux, trois années sans femmes.

Parmi tous ces messages, une lettre, adressée à toutes les femmes :

« Femmes d'Espagne, de toutes les régions, Andalouses, Galiciennes, Aragonaise, Catalanes... »

Lettre de douceur, d'une humanité qui d'un coup chasse tous les miasmes du camp, du chaos du monde.







# Chanson des réfugiés du camp d'Argelès sur Mer

Nous sommes les tristes réfugiés  
Dans ce camp arrivé  
Après avoir beaucoup marché  
La frontière avons passé  
À pied et par la route  
Avec notre balluchon.

Couvertures, sac à dos et matelas,  
Deux boîtes de conserve  
Et un peu d'humour,  
C'est tout ce que nous avons pu sauver  
Après tant de lutte  
Contre l'envahisseur fasciste.

Et ils nous ont parkés sur la plage  
d'Argelès-sur-Mer  
Sans rien à bouffer!

Et dire qu'il y a trois ans  
L'Espagne était un pays heureux,  
libre et prospère ;  
La nourriture était bonne,  
Sans parler des boissons,  
Du tabac et du pognon.

Nous avions tant de rêves,  
La paix dans nos cœurs  
Et des femmes à gogo...  
Et maintenant, on ne peut même pas aller  
chier  
Sans qu'un « Mohamed »  
Ne nous traite comme des condamnés  
Et que des soldats nous crient  
Allez, allez !!  
Vent, cabanes délabrées,

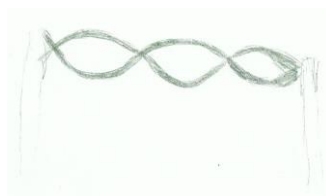
Voleurs de valises,  
Le sable et les odeurs insupportables !  
De la merde partout,  
La gale jusqu'aux couilles  
Fièvre et douleur !

Les barbelés qui s'accrochent  
La nuit quand tu cherches ton  
« pavillon »,  
Et où que tu ailles  
On te crie par derrière  
Allez, allez !!

Et si tu vas au "quartier chinois",  
T'es foutu  
Tu t'retrouves sans un sou  
T'es emmerdé !  
Trois cigarettes mille pesetas,  
Ne te lance pas dans les jeux  
Parce que tu peux passer l'arme à gauche,  
Et si ton ventre a des besoins  
Ne t'aventure pas sur la plage obscure  
Car tu te fais trucider...

Nous ne sommes pas venus au bon  
moment,  
On ne sait pas quoi faire,  
Chaque jour un ragot  
Et à la fin tu l'as dans le cul  
Allez, allez !!  
Car tu te fais trucider...

*Auteur inconnu*





# Saint Cyprien

**Julian Antonio Ramirez** et ses compagnons arrivent de Cerbère sans trop savoir comment et franchissent les portes du camp. Même constat que les autres : sur la plage, il n'y avait rien que des Sénégalais et des gendarmes. Heureusement, ils avaient pu récupérer les bâches de leur camion pour construire leur première cabane.

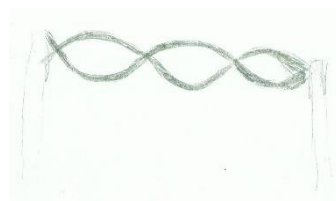
« Le pire c'était le vent. Personnellement je n'ai pas senti le froid. Mais le vent, la tramontane, m'a pulvérisé. Je me souviens de nos courses vers le bord de l'eau pour déféquer à cause de l'épidémie de dysenterie. Le vent rendant tout compliqué... »

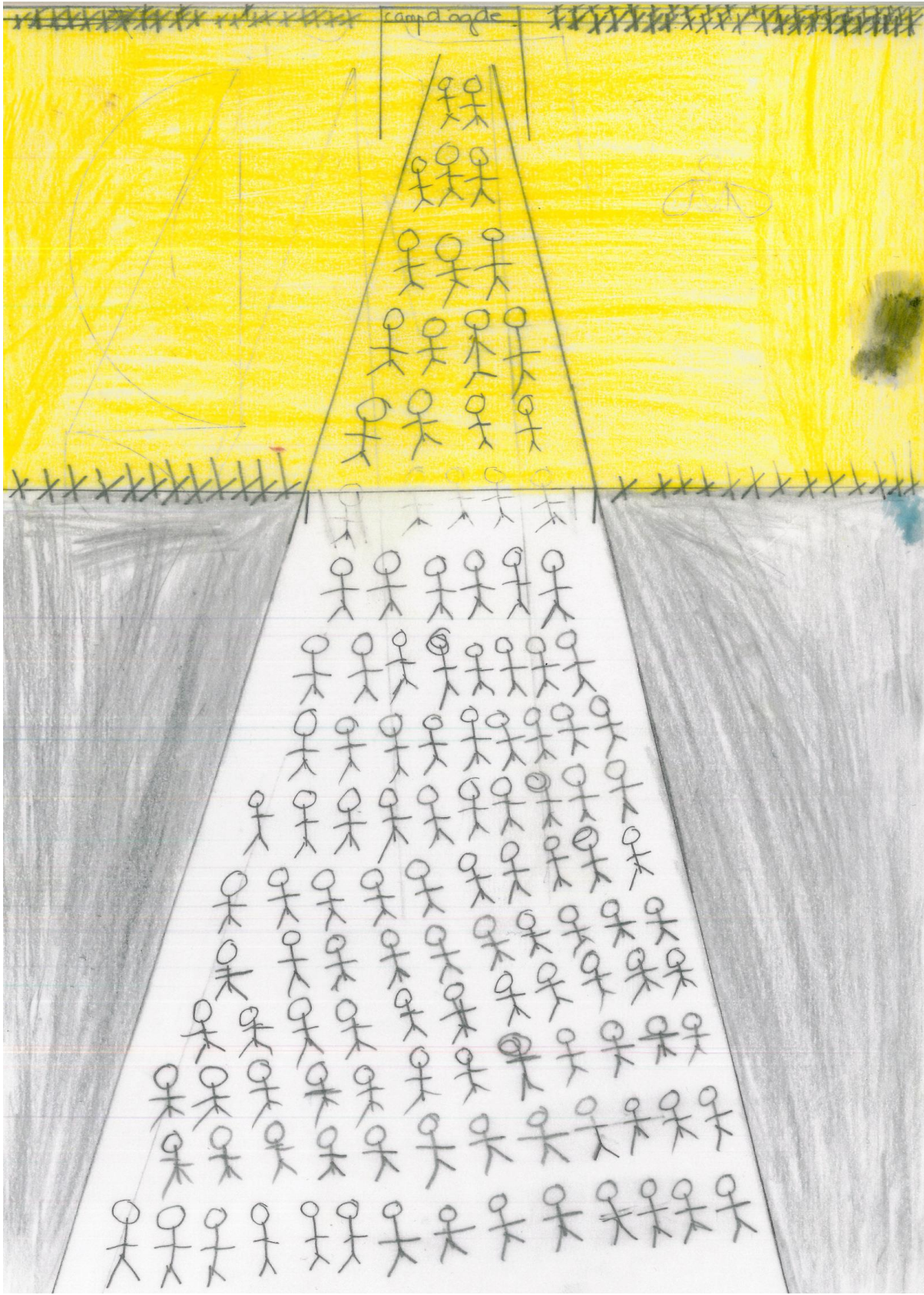
## Justo Garcia

« Le pire c'était le vent. Il soufflait à toutes heures, une horreur, il pénétrait les os, soufflait dans les oreilles, te dévorait la cervelle. »

## Jean Olibo

« A la limite du plus grand flot, derrière une dune, j'ai aperçu une couverture étendue, en partie ensablée, tenue au sol par des pierres. Le passage de chaque bourrasque soulevait et faisait battre un de ses pans. Intrigué, je me suis approché. La guenille couvrait une fosse. Au fond, côte à côte, deux formes recroquevillées. »





Quand ils arrivaient autour d'une fontaine ... Ah ! C'était un travail, ça faisait mal au cœur de les voir se battre pour un peu d'eau et de devoir intervenir pour les défendre de s'entre-tuer. Je ne sais pas comment dire, mais c'était très dur ça.

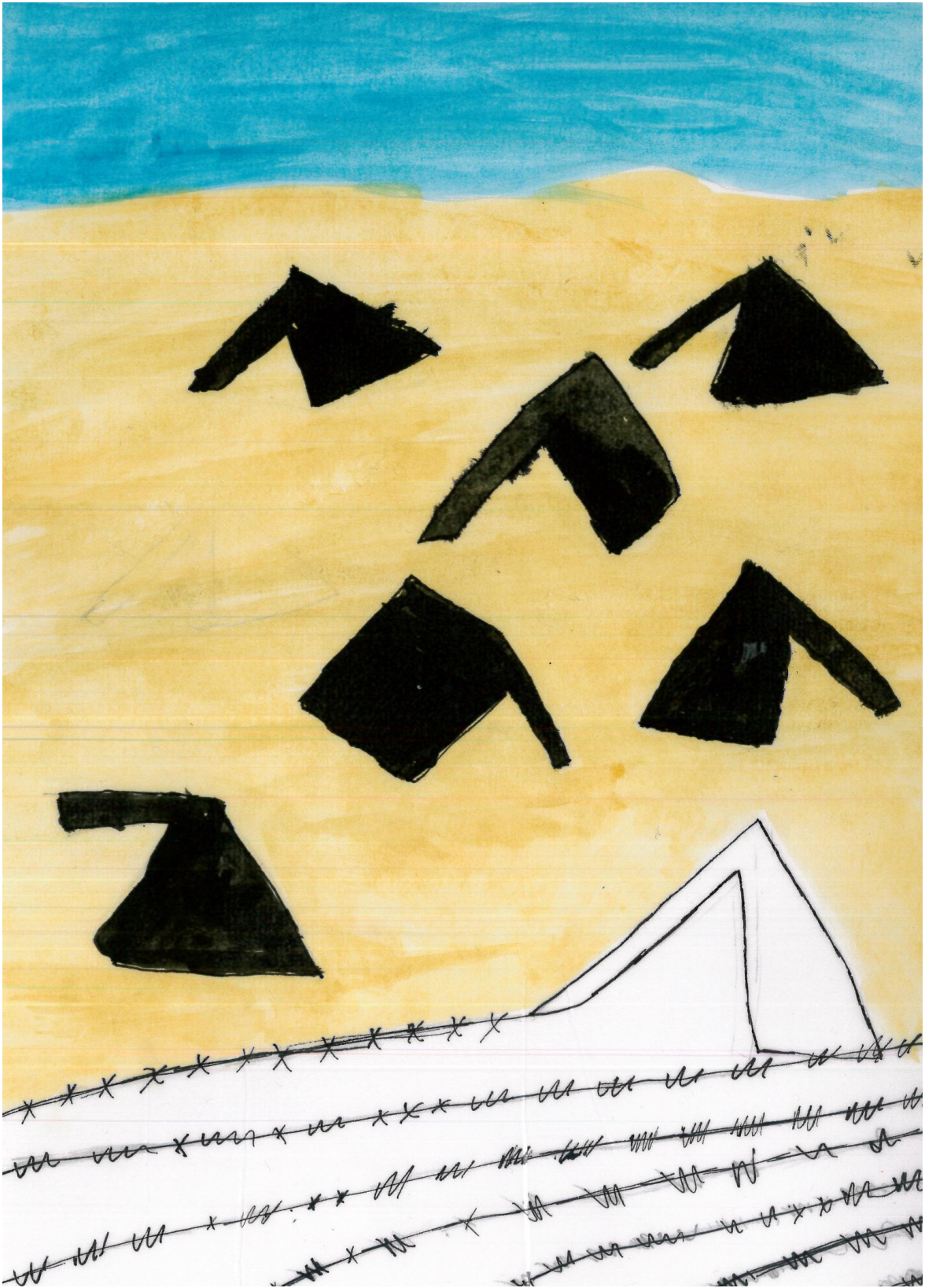
C'est dur d'empêcher la cohue autour des fontaines et c'était aussi difficile pour la distribution de pain. Quand un camion de ravitaillement arrivait dans le camp avec du pain, les gardes étaient vite débordés les premiers jours. Les pauvres gens se ruaiement sur les camions, se marchaient les uns sur les autres... Seuls les plus forts étaient servis. Certains sortaient de ces empoignades sans rien mais, en plus, ils se trouvaient blessés ou estropiés par la cohue. Il y avait nécessité de mettre un peu d'ordre, aussi par la suite, l'autorité les a obligés à former des groupes avec un chef de groupe qui allait chercher le ravitaillement pour les autres.

Un camp a été installé, sur le bord de mer, à Saint Cyprien. À côté de Perpignan. Et voilà, on les a installés là, et ce n'était pas facile : il n'y avait que du sable !

Rien que d'en parler ça me soulève le cœur, ça me révolutionne complètement ! Du barbelé et du sable, voilà ce qu'on leur a offert. Le camp, dans les premiers jours, n'était pas clôturé, tout le monde allait et venait. Mais lentement, c'est revenu un peu normal. Il a quand même fallu plusieurs jours, plus d'une semaine, pour faire installer tout ça et revenir à un peu de calme. Ce n'est pas vite fait ça, et en attendant, les plus faibles trinquent.

Plus tard, on a distribué ces pauvres gens un peu partout. Il y en a qui sont venus pas loin d'ici, à Septfonds. Il y a eu un camp, un grand camp. Les conditions ne devaient pas être bien fameuses parce qu'on a dû y construire un cimetière, c'est dire.



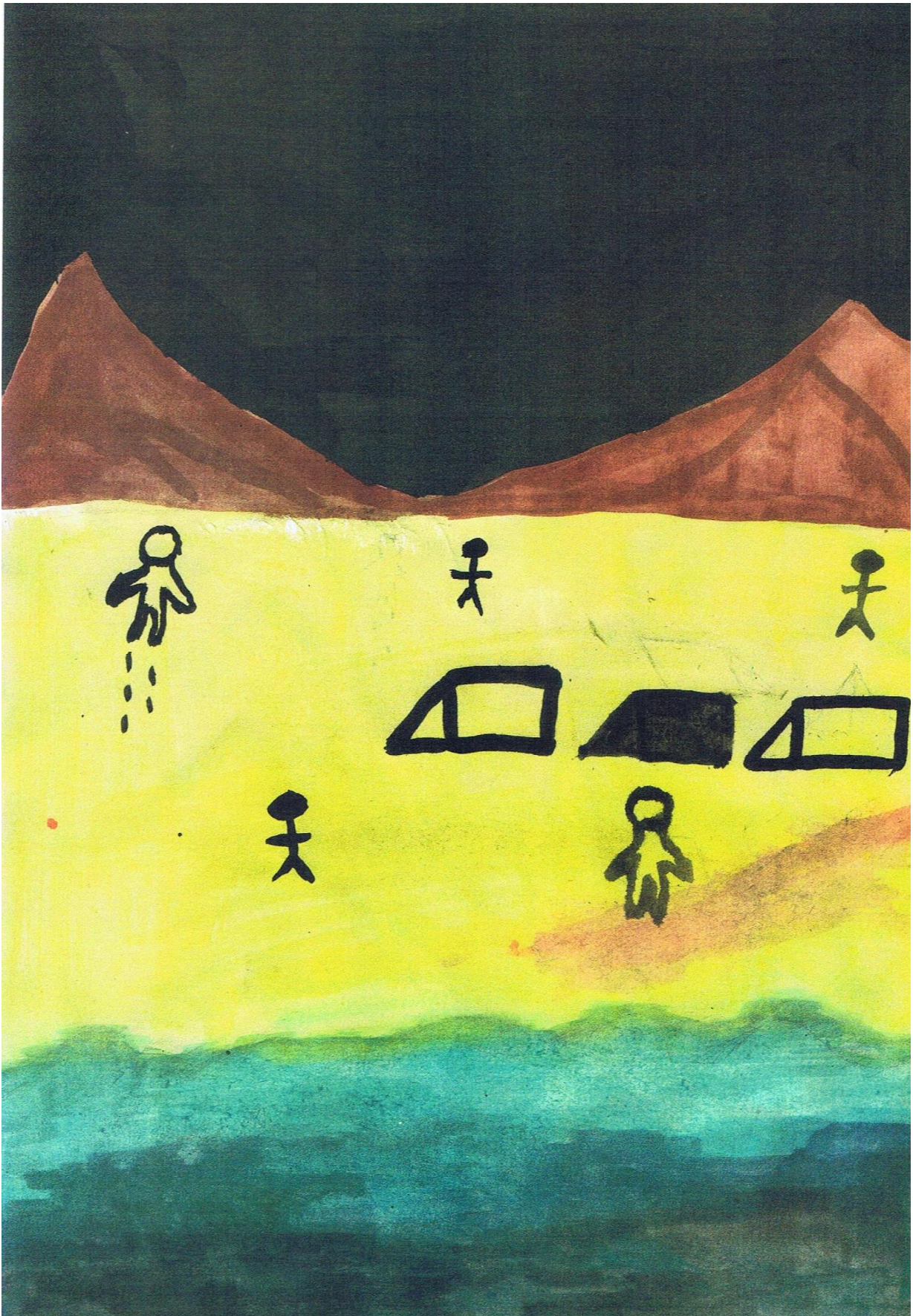


Au début, il n'y avait pas de pain, y avait pas d'eau. Exactement comme nous on avait été un an plus tard ! Ils nous l'avaient dit d'ailleurs : « Ne vous moquez pas de nous, parce que vous autres vous allez être comme nous ». Et ils ne se sont pas trompés. Ça s'est avéré juste.

Cette guerre d'Espagne, au lieu de prêcher la non-intervention, nos gouvernements auraient mieux fait d'être un peu plus attentifs. Parce que Hitler et Mussolini, ils s'entraînaient là. Parfaitement, ils testaient leurs avions, leurs appareils et tout le reste. C'est au total quatre cent mille réfugiés qui passèrent sous nos yeux dans une cohue indescriptible. Il fallut improviser des camps, avec simplement du barbelé et du sable.

Moi, je vous dis, j'ai vu des femmes qui accouchaient dans les fossés. Quand ça arrive, des choses pareilles, la maternité était courte, vous pouvez penser le résultat, comment ça se passait ensuite. La mère ou l'enfant ne tardait pas à mourir, quand ce n'était pas les deux. C'est honteux, c'est inhumain total, total !







# Camp du Vernet

Au camp, pour ne pas dormir à la belle étoile, il dut se faire une place au milieu des 120 hommes qui se pressaient dans une des 19 baraques. Les baraques n'avaient ni chauffage, ni lumière.

Pour les repas, c'était tous les jours maigre : café et 25 g de pain de campagne le matin, et lentille et riz à midi et demi litre de soupe le soir.





# Le Camp d'Agde

**Baptiste Marco** (catalan de 17 ans)

« Ma main était guérie quand j'entendis que les catalans devaient s'inscrire pour quitter Argelès et aller au camp d'Agde. Un matin on nous demanda de boucler nos affaires et de nous préparer au départ. Après nous avoir réunis, on nous fit monter dans des camions par groupe de trente. Ceux qui nous transportaient vers Agde étaient espagnols. C'étaient les véhicules de l'armée, de notre armée, ceux de la Retirada ! »

« Dès que nous eûmes franchi les clôtures barbelées, je pus apercevoir de nombreuses et grandes baraques en bois. Dans chacune logeaient deux cent cinquante personnes, des hommes, dont certains dormaient à même le sol. Nous fûmes déçus car nous attendions une amélioration de nos conditions de vie. »

« Un autre problème à Agde était celui de l'eau qui nous était apportée par des camions citernes. Il fallait faire la queue tous les jours et quelques fois se battre pour avoir de quoi boire et faire sa toilette. »





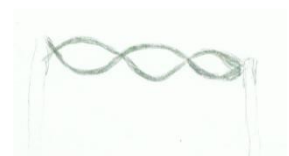
# Camp de Barcarès

## Miguel Celma

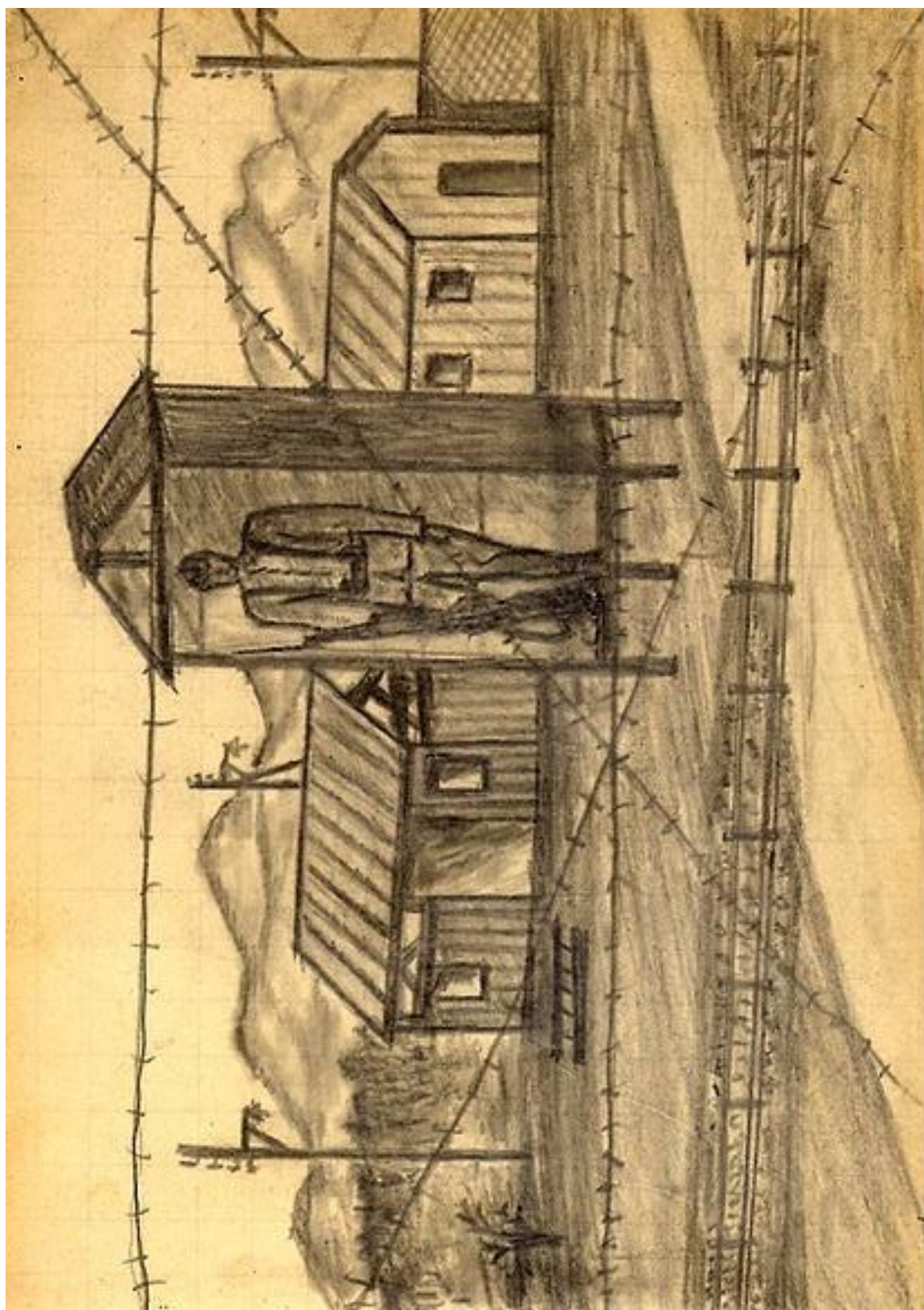
A pied, du Perthus au Boulou, le chemin lui paraît long, entre les gendarmes qui indiquent le chemin. Long, long, un doute, vérification, ces gendarmes canalisent le flot vers Franco ! Demi-tour, avec ses compagnons, ils finissent par déposer leur paillasse sur la plage de Saint Cyprien. La nuit, la mer monte, les paillasses se soulèvent. . .

Vite, il faut s'organiser, organiser la CNT. Gines Martinez, son commandant en Espagne, est le plus haut gradé espagnol, la direction française du camp propose un collectif de cinq espagnols pour assurer le fonctionnement interne du camp. Martinez accepte si Miguel en est. A la guerre comme à la guerre, c'est oui ! Les trois autres sont Siguenza, Garcia, plus connu par son nom de scène Bobini, et Alienza.

Premier travail, construire des baraquements. Petit à petit, des rangées se dressent, il y en aura huit, six pour les exilés, une de libre et la huitième pour ceux qui veulent repartir vers Franco. Ceux qui choisissent cette option sont dépouillés de tous leurs biens par ceux qui restent. Une trahison vaut bien cela. Un principe astucieux pour la construction des baraques, tous les soirs, une baraque reste inachevée. Durant la nuit, le bois peut être récupéré pour fabriquer des tables, des bancs. . . Débrouillardise des errants !



*Dessin anonyme réalisé au camp de Gurs*



# Gurs

## Angele Marcos Salgado

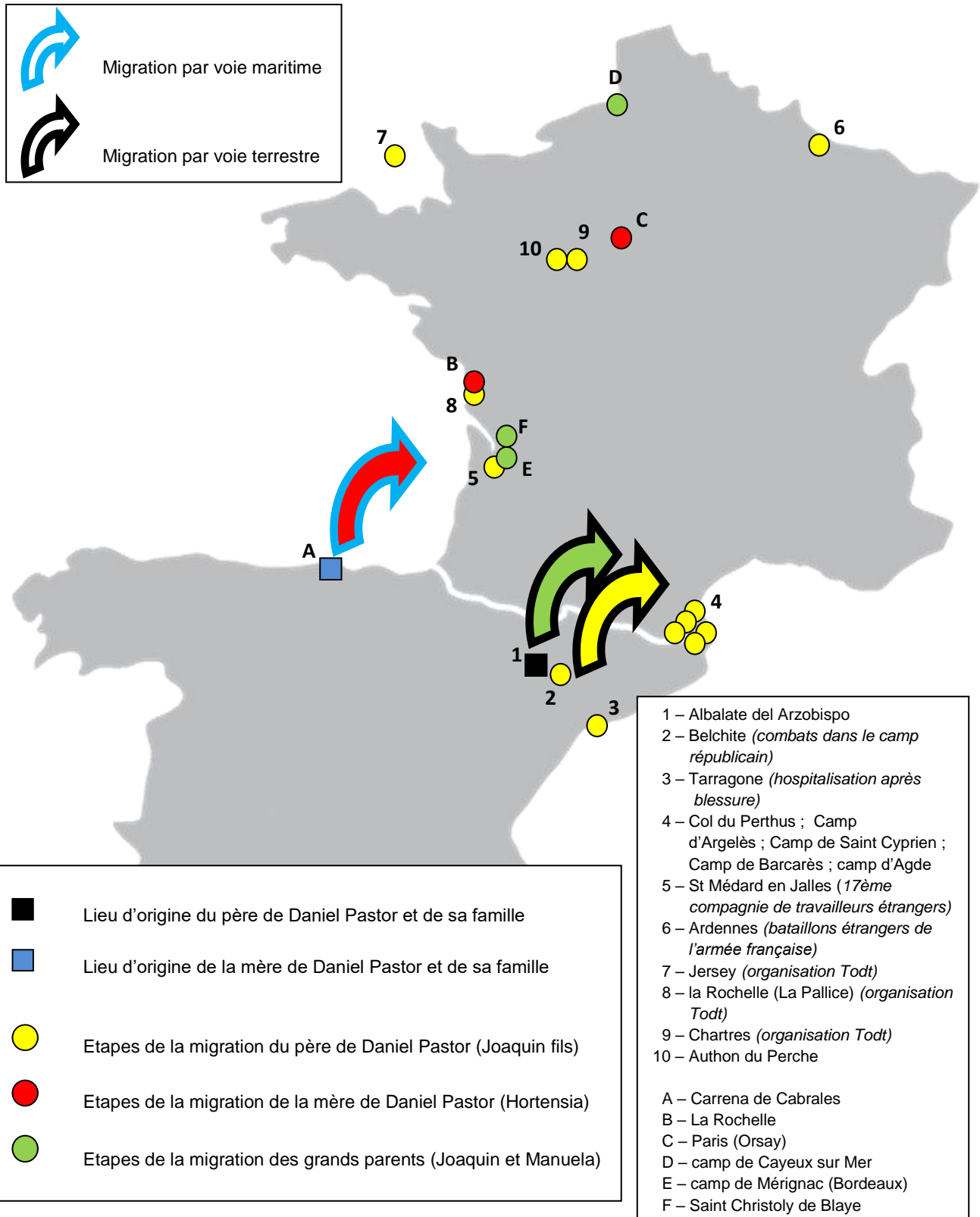
Ce camp a été le pire que j'ai connu. A cette époque, j'ai porté des chaussures en caoutchouc, du même pied pendant quatre ans.

Le camp était de part et d'autre de la route. Quand nous sommes arrivés, le camp n'était pas éclairé. Avec une lanterne on nous a dispersés. Nous ne savions pas où étaient les autres. Les femmes étaient séparées des enfants un peu grands et je suis restée quatre jours sans savoir où étaient les miens. Je ne savais pas non plus où était mon mari. J'étais avec Guanitéo. Il faisait froid, la situation était affreuse. Le chef de la pouponnière finit par retrouver mes enfants et m'indiqua la baraque où ils étaient. Avec le petit, je suis allée voir les autres. Ils se sont précipités dans mes bras, ils pleuraient, on ne savait que faire. Ils étaient sous la surveillance d'une femme, chef de la baraque, qui avait cinq enfants assez grands. Le lit de mes enfants était trempé d'humidité. La femme nourrissait ses enfants mais pas les miens.



# Itinéraires d'une famille de réfugiés espagnols

(La carte ci-dessous retranscrit les différents lieux où sont passés des membres de la famille de Daniel Pastor, plus particulièrement son père Joaquin, sa mère Hortensia et ses grands-parents paternels Joaquin et Manuela)





# Parcours d'une famille

Je suis fils de réfugiés espagnols arrivés en 1937 et 1939.

## Mon père Joaquim Pastor

Mon père est né le 29 décembre 1917 à Albalate del Arzobispo, un village Aragonais. Ses parents étaient exploitants agricoles et possédaient quelques terres. Il s'est porté volontaire lorsque la République est entrée en guerre, il n'avait que 17 ans.

Il combat sur le front de l'Ebre près de Belchite, à une trentaine de kilomètres de son village. Sur le front de Catalogne, un éclat d'obus lui a traversé le cou, il a été opéré à Tarragone. Il me disait souvent qu'il n'arrêterait jamais de fumer, car c'était ce qui lui avait sauvé la vie. Au front, il était avec trois de ses copains dans une tranchée ; lorsqu'il leur a demandé du feu, ils n'en avaient pas. Il est donc allé en chercher plus loin. Pendant ce temps-là, un obus est tombé dans la tranchée, ses trois camarades sont tous morts. Il disait « si j'étais resté avec eux, je serai mort ».

Lorsque l'attaque avait lieu de nuit, ils le savaient, les gamelles n'arrivaient pas. Inutile de nourrir de futurs morts... On leur donnait une petite fiole contenant de l'alcool.



*Joaquin Pastor*



*Albalate Del Arzobispo*



Il n'était pas en contact avec ses parents. Il n'a eu qu'une permission avec des gars de son village. Au moment de repartir, ils avaient tellement peur qu'ils ne sont pas retournés sur le front. À 17-18 ans, quand tu as eu bien peur, que tu as pris conscience de ce qu'est la guerre, difficile de retourner au combat, lorsque l'on est chez soi avec sa famille. Ce n'étaient que des adolescents. Lorsque les militaires ont vu qu'ils ne revenaient pas, ils sont venus les chercher au village, le front n'était qu'à 30 kilomètres. Ils n'ont pas été pris comme déserteurs, au vu de leur jeune âge et du fait qu'ils soient restés à Albalate et qu'ils ne cherchaient nullement à se cacher. Et puis, la République avait besoin d'hommes.

La bataille de l'Ebre est perdue en 1938, il se retrouve sur le front de Catalogne ; un éclat d'obus lui traversa le cou et il fut opéré à Tarragone.

Il passe la frontière en février 1939, probablement au Perthus, au milieu de ses camarades ; ils ont avec eux les chevaux qui tirent tout le matériel de guerre. Ils sont désarmés à la frontière. Il devra justifier de son identité auprès des militaires et douaniers français.

Il est dirigé sur le camp d'Argelès. Il n'a jamais trop évoqué les conditions de vie des camps où il était passé. Par pudeur ? Ou trop de souffrances ? Il disait simplement que les conditions de vie étaient extrêmement difficiles, qu'il ne fallait pas approcher des barbelés sinon les tirailleurs sénégalais leur tiraient dessus. Il expliquait qu'à son arrivée il n'y avait rien, sinon la plage, qu'avec ses compagnons, ils construisirent les baraquements qui leur permettront de se mettre à l'abri. Pour survivre, ils marchandent, font du troc avec les soldats ; contre de l'alcool, ils récupéraient un sac de pomme de terre, lorsqu'ils le pouvaient.



## *Poudrerie de Saint Médard en Jals*



*Camp de Germignan où étaient parqués les réfugiés espagnols qui travaillaient à la poudrerie (Aquarelle peinte par un réfugié)*



À Argelès, il retrouve son oncle ; les conditions de vie étant trop difficiles, celui-ci finit par opter pour le retour en Espagne. Il n'avait jamais milité, il avait été embrigadé dans l'armée car il était en zone Républicaine. Peut-être se disait-il qu'il avait plus de chance de s'en sortir que de rester dans le camp. À la frontière, il est emprisonné dans un camp, interrogé, une enquête est menée, il a la chance au bout d'un certain temps de repartir au village, ce ne fut pas le cas de tous. Certains se sont retrouvés dans des camps de travaux forcés comme un de ses cousins, d'autres ont été fusillés.

Après Argelès, c'est Saint Cyprien, Barcarès et Agde. Afin de sortir du camp, il accepte d'intégrer la compagnie des travailleurs étrangers. Il part travailler avec la 17<sup>ème</sup> compagnie de travailleurs étrangers à la poudrerie près de Bordeaux, à St Médard en Galles, de novembre 1939 à février 1940.

Afin d'échapper à ce travail « forcé », il décide de faire la demande pour partir au Mexique. Il n'avait plus aucune nouvelle de sa famille, donc plus rien ne le retenait en France. De Bordeaux, des bateaux partaient pour le Mexique. En définitive, il reste en France ; il découvre un avis de recherche le concernant qu'avaient passé ses parents. Il reprend contact avec eux qui se trouvent dans le Nord.

La guerre passant par-là, les besoins d'hommes se faisant sentir, il est intégré dans les bataillons étrangers de l'armée française. Il se retrouve cantonné dans les Ardennes. On leur donne la tenue des soldats de la guerre de 1870, des pantalons rouges ! Lorsque les allemands arrivent, ils jettent les armes, ils ne se sentent pas concernés par le conflit. Mon père brûle ses papiers, il ne veut pas être pris pour un « rouge ». N'ayant plus de papiers d'identité, il donne une nouvelle identité en jouant sur les deux noms de famille puisqu'en Espagne l'on porte le nom du père et de la mère.



*Refugiés espagnols réquisitionnés par l'organisation Todt pour la construction de  
la base sous-marine de la Palice*



Il se fait appeler Pastor Ibanez au lieu de Pastor Miguel, cela lui permettait de faire partie du regroupement familial (même s'il n'en n'a jamais bénéficié). En définitive Ibanez était le nom de sa belle-mère, sa mère étant décédée lors de la naissance de son frère José.

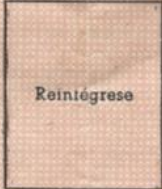
Il est mis dans un camp et réquisitionné par les allemands qui l'intègrent dans l'organisation Todt. Il se retrouve à la construction du mur de l'Atlantique, à Jersey ; les conditions de vie sont de nouveau extrêmement difficiles ; ce sont des travaux forcés ! Il y reste probablement jusqu'en juillet-août 1942, date à laquelle la baie de Saint Brélade et les tunnels sous Fort régent furent achevés. Il est transféré à la Rochelle pour la construction de la base sous-marine de la Pallice ; toute la journée, il pousse des chariots de béton, jusqu'en 1943.

Il est ensuite envoyé à la base aérienne de Chartres ; il y restera jusqu'à la libération, travaillant un temps pour les américains.

Il gardera l'identité de Pastor Ibanez jusqu'à son mariage, en septembre 1944, au Gault du Perche, où il reprend l'identité de Pastor Miguel, qui se transformera uniquement en Pastor, puisqu'en France, à l'époque, il n'y a que le nom du père. N'ayant plus de papier d'identité, il fait une demande d'un extrait de date de naissance à Albalade, afin de justifier de son identité. Là-bas, les registres ont été détruits par les républicains, les services de l'état civil du village fournissent un extrait avec une date de naissance approximative, en se basant sur les témoignages de personnes ayant connu mon père. Il était né le 31 décembre 1919 mais sur cet extrait de naissance est mentionné le 8 septembre 1922.



# Certificat de baptême de Joaquin Pastor



C N<sup>o</sup> 78358

## CERTIFICACION DE PARTIDA DE BAUTISMO

Parroquia Albalate del Arzobispo  
 Diócesis Zaragoza  
 Provincia Beniel  
 Libro 1  
 Folio 31  
 Núm. \_\_\_\_\_

Don Alejandro Buitto Simis, Párroco  
 Encargado del Archivo Parroquial de Albalate del Arzobispo  
 Diócesis de Zaragoza

**CERTIFICA:** Que según consta del acta reseñada al margen, correspondiente al Libro de Bautismos,  
 D. Joaquín Pastor Miguel  
 fué BAUTIZADO el día 1 de Enero de 1930  
 Nació el día 29 de Diciembre de 1919  
 en la calle \_\_\_\_\_, n.º \_\_\_\_\_  
 siendo natural de Albalate, Diócesis de Zaragoza  
 Provincia de Beniel

**Notas marginales**

Caso en la de  
Barcebe Quint,  
Diócesis de Orense,  
Francisca, con licen-  
cia hecha el 7  
de octubre de 1944.  
F. actul rubricado

PADRES: hijo legítimo de D. Joaquín Pastor Bieba  
 natural de Albalate  
 y de D.ª Ana Miguel Alessine  
 natural de id.

ABUELOS PATERNOS: D. Juan  
 natural de Albalate  
 y D.ª Luzia  
 natural de id.

ABUELOS MATEROS: D. Pablo  
 natural de Albalate  
 y D.ª Serapia  
 natural de id.

PADRINOS: José Pastor Bieba

MINISTRO: Rodrigo D. Ramón Calve Sancho, Cura  
Albalate, a 29 de Diciembre de 1960  
 (Sello) (Firma del Encargado del Archivo)



[Para otras Diócesis]  
 Obispado de \_\_\_\_\_  
 V.º B.º  
 El Vicario General,





Il aurait pu rétablir sa véritable date de naissance, car grâce au curé du village, qui était parti à Saragosse avec les registres de baptêmes, son successeur m'avait fourni un extrait de baptême avec le nom des parrains et marraines.

Il avait été baptisé le premier janvier 1920. Dans les années 80, j'ai fait valider par le greffier du tribunal d'Alcaniz sa véritable identité. La vérité a été rétablie, mais pour autant mon père n'a pas poursuivi la démarche en France, ce qui lui a valu de travailler trois années supplémentaires pour faire valoir ses droits à la retraite.

Il est resté trop longtemps sans parler espagnol, il n'en n'avait pas l'occasion. Il n'y avait pas d'espagnols à Nogent et il était remarié à une française ; il y avait bien un espagnol à Authon du Perche mais Basque, qui parlait plus le basque que le castillan. Il comprenait toujours très bien sa langue maternelle mais avait perdu du vocabulaire. Sa représentation de l'Espagne s'est arrêtée à 1939. Il se représentait les rues du village très larges, avec des camions qui y passaient, alors que dans les années 80 il était difficile d'y circuler avec une R6 ou R5.

Par la suite, comme beaucoup d'espagnols pendant la guerre et après la guerre, il a travaillé à Authon du Perche, chez monsieur Alcover (un espagnol arrivé dans les années 20) qui possédait une scierie. Il ne rejoindra pas ses parents dans le bordelais.





Hortensia



## Ma mère Hortensia

Elle vivait dans les Asturies, au début de la guerre ; elle était originaire de Carrena de Cabrales, province d'Oviedo. Une famille de 8 enfants, un père dentiste et maire du village.

Elle a connu les bombardements de l'aviation italienne, le but étant de faire fuir les populations. Les Asturies étaient une zone républicaine. Comme de nombreux Asturiens, elle fuit vers la mer, la seule issue de fuite. Des rassemblements étaient organisés, tout le monde partait en bateau. Beaucoup d'enfants sont d'ailleurs partis en URSS et ne sont jamais revenus. Ma mère a pris un bateau en 1937 à destination de l'URSS mais il tombe en panne et elle débarque à la Rochelle. Elle n'avait aucun papier d'identité sur elle et n'en eut aucun durant toute la guerre, elle n'obtiendra qu'une carte de séjour en 1939. Elle travailla comme bagagiste à la gare d'Orsay. Tout comme mon père, lors du mariage, sur le livret de famille, la date de naissance est erronée. Elle est née le 1<sup>er</sup> mai 1916 et non 1914.

Une fois, elle a failli se faire embarquer par la Milice, mais elle a réussi à s'en sortir en prenant le bras d'un allemand. Toute sa famille est restée aux Asturies, son père a été fusillé, il était maire de sa commune.

Elle rencontrera mon père à Chartres et ils se marièrent le 12 septembre 1944. Elle ne demanda jamais la nationalité française, l'état français lui donna une carte permanente de travail, les réfugiés espagnols eurent un statut de résidents privilégiés.



*Joaquin et Manuela*



## Mes grands parents

Mes grands-parents, Joachim et Manuela, quittèrent Albalate del Arzobispo à l'arrivée des franquistes, fin 1938 ; ils avaient peur d'être attrapés et fusillés car tout le village était dans le camp républicain. De plus, ma grand-mère, même si elle n'était pas affiliée au PC ou aux anarchistes, était très « active », se trouvait souvent à la tête des manifestations, avait la « langue » bien acerbée... Elle marquait clairement son appartenance à la République. Mon grand-père se montrait lui plus discret.

Ils partirent à pied avec deux paires de jumeaux (dont je n'ai jamais su les noms et le sexe, mais je sais qu'ils étaient très jeunes, 18 mois-2ans et environ 4ans), Paco 6 ans, Manuela 8 ans, José 16 ans et Josefina 18 ans. Comme beaucoup, ils n'ont avec eux que quelques bagages, peut être un mulet et une valise de billets de la République. Qui ne servira d'ailleurs plus à rien ; dès que la guerre sera perdue, un an plus tard, les billets de la république n'auront plus aucune valeur (ils serviront à allumer le poêle dans les années 50). Tout du long de la route, ils sont bombardés. Une paire de jumeaux meurent sur le trajet.

Arrivés en France, afin de garder José avec eux, ils donnent une fausse date de naissance. Ils sont évacués par train, comme tous les réfugiés, vers les départements intérieurs. Ils se retrouvent dans le Nord, passent par Péronne, puis se retrouvent dans la Somme, au camp de Cayeux sur Mer. Là, ils perdent les derniers jumeaux, de fatigue et de sous-alimentation. Les conditions de vie étaient extrêmement difficiles, ma tante Manuela racontait que dès qu'ils le pouvaient, ils se nourrissaient de trognons de choux trouvés dans les champs, ce qui améliorait le quotidien.



## *Camp de Mérignac*



En mai 1940, le commandant du camp monte sur une table, il demande aux réfugiés de monter dans le train car les allemands arrivent. Ils savaient que l'arrivée des Allemands était dangereuse pour eux, républicains, car l'Allemagne était l'allié de Franco.

Mais ils apprennent que ce train les ramène en Espagne. Ce qui pour beaucoup, pouvait signifier une condamnation à mort, ou un camp de travaux forcés à leur arrivée. Par chance, à Bordeaux, les ponts sur la Garonne étaient tombés, les trains ne pouvaient plus passer ; les portes des wagons sont alors ouvertes, on les fait descendre, ils sont évacués vers le camp de Mérignac.

Par la suite mon grand-père trouva un travail dans les vignes comme beaucoup d'espagnols, la famille se retrouva à Saint Christoly de Blaye.

En 1942, les allemands ayant besoin d'otages, le maire du village désigne mon grand-père comme otage. Il était plus facile de désigner un étranger que quelqu'un du village. Retour au camp de Mérignac mais les Allemands le relâchent dès qu'ils voient qu'il ne parle pas un mot de français.

Joséfina, ma tante, ne retrouva Jesus, son mari, qu'en 1944. Entre temps, il est passé par Argelès sur Mer et a travaillé dans les mines en Ariège. Par la suite, il travaillera pour mes grands-parents qui louaient une exploitation agricole et viticole, « Le grand Richard », sur la commune de Saint Christoly (après avoir vendu les terrains et les maisons à Albalade). Le personnel qu'ils employaient était exclusivement espagnol et surtout familial. Mon oncle, Jésus, qui faisait la comptabilité, a très vite compris qu'ils étaient exploités. Mon père n'a jamais voulu travailler pour eux et a préféré rester dans le Perche.



*Certificat de naturalisation*

PREFECTURE D'EURE-et-LOIR  
1ère Direction - 3ème Bureau

REPUBLIQUE FRANCAISE

CHARTRES, le

LE PREFET D'EURE-et-LOIR

adresse à Monsieur le *maire de Coudray au Perche*  
une ampliation d'un décret en date du *17 juillet 1948*  
accordant la naturalisation à M. *Pastor Joaquin*  
demeurant à *Lamay en Coudray au Perche*

Cette pièce doit être remise en original à l'impétrant ainsi que les pièces jointes.

Il le prie de prendre les mesures nécessaires pour l'exécution de ce décret notamment en ce qui concerne l'application de la loi sur le recrutement de l'armée.

Il y aura lieu, en outre, de l'inviter à remettre son titre de séjour d'étranger et sa carte de travail, me les adresser et formuler une demande de carte d'identité de français.

POUR LE PREFET  
L'Attaché de Préfecture délégué,

N° *1801x78.*

RECU le *14 Septembre 1948*

L'intéressé,

Le Maire,



Le présent bordereau devra être retourné le plus rapidement possible à la 1ère Direction - 3ème Bureau.



Par la suite Jésus et Josefina sont partis vivre dans le quartier espagnol, rue des bahutiers, puis rue Plantorose, près de la rue Sainte Catherine.

Mon Oncle Jesus, ma tante Joséfina, ma mère, mes grands-parents n'ont jamais demandé la nationalité française.

José et Manuela se sont mariés avec des français et ont donc obtenu la nationalité française. Ils sont restés vivre près de Bourg sur Gironde. Paco est décédé à 18 ans, suite à une hydrocution.

## *Le retour en Espagne*

Mon père n'est jamais retourné en Espagne, il aurait pu car il ne craignait rien ; au contraire au village tout le monde l'attendait.

Ma mère, elle, y est retournée régulièrement à partir des années 1960 ; de ses parents, elle avait hérité d'une maison qui avait pris une bombe pendant la guerre ; elle était habitable en partie. Elle l'a vendue dans les années 70. Elle a habité un moment au village ; mon demi-frère, André, est allé à l'école là-bas ainsi que mon neveu Carlos qui y a été baptisé.

Mon oncle Jésus et ma tante Josefina y sont retournés en 1975, à la mort de Franco. La première chose qu'ils ont faite, c'est d'aller à la manifestation à Barcelone avant d'aller au village d'Albalate.

Ma tante Manuella, qui était enfant au moment de la Retirada, y est retournée régulièrement.





*Daniel Pastor*

Ma grand-mère y est retournée au tout début des années 60 ; elle avait écrit à sa sœur son intention de venir la voir. Son beau-frère avait combattu auprès des franquistes (il faisait son service militaire au Maroc au début de la guerre, il n'a donc pas eu d'autre choix... que d'opter pour le camp franquiste).

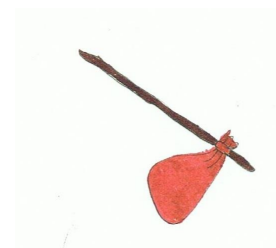
Par retour du courrier, ils la préviennent qu'il ne faut surtout pas qu'elle vienne, au risque d'être arrêtée et emprisonnée. Si mon grand-père était le bienvenu, ce n'était pas son cas. Mais la lettre est arrivée trop tard, elle était déjà en route pour l'Aragon. À peine arrivée, la Guardia Civile l'arrête. Sa sœur demande à son mari d'intervenir pour la faire libérer. Ce dernier s'empresse de demander de l'aide à son ex commandant qui vivait à Saragosse. Elle est libérée et aussitôt reconduite à la frontière. Elle et mon grand-père ne sont jamais retournés en Espagne. Ils ont vendu leurs biens. Ils ont eu beaucoup de difficultés à parler le français, ils ne fréquentaient que des espagnols, ce qui ne favorisa pas l'apprentissage de la langue. Les enfants, José, Manuela et Francisco dit « Paco » communiquaient pour eux.

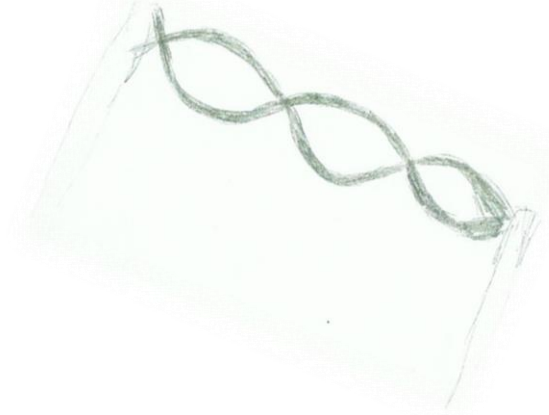


Poèmes d'Antonio Machado  
publiés dans le recueil « Champs de Castille »

Voyageur, le chemin  
Ce sont les traces de tes pas  
C'est tout ; voyageur,  
Il n'y a pas de chemin,  
Le chemin se fait en marchant  
Le chemin se fait en marchant  
Et quand tu regardes en arrière  
Vois le sentier que jamais  
Tu ne dois à nouveau fouler  
Voyageur ! Il n'y a pas de chemin  
Rien que des sillages sur la mer.  
Tout passe et tout demeure  
Mais notre affaire est de passer  
De passer en traçant  
Des chemins  
Des chemins sur la mer

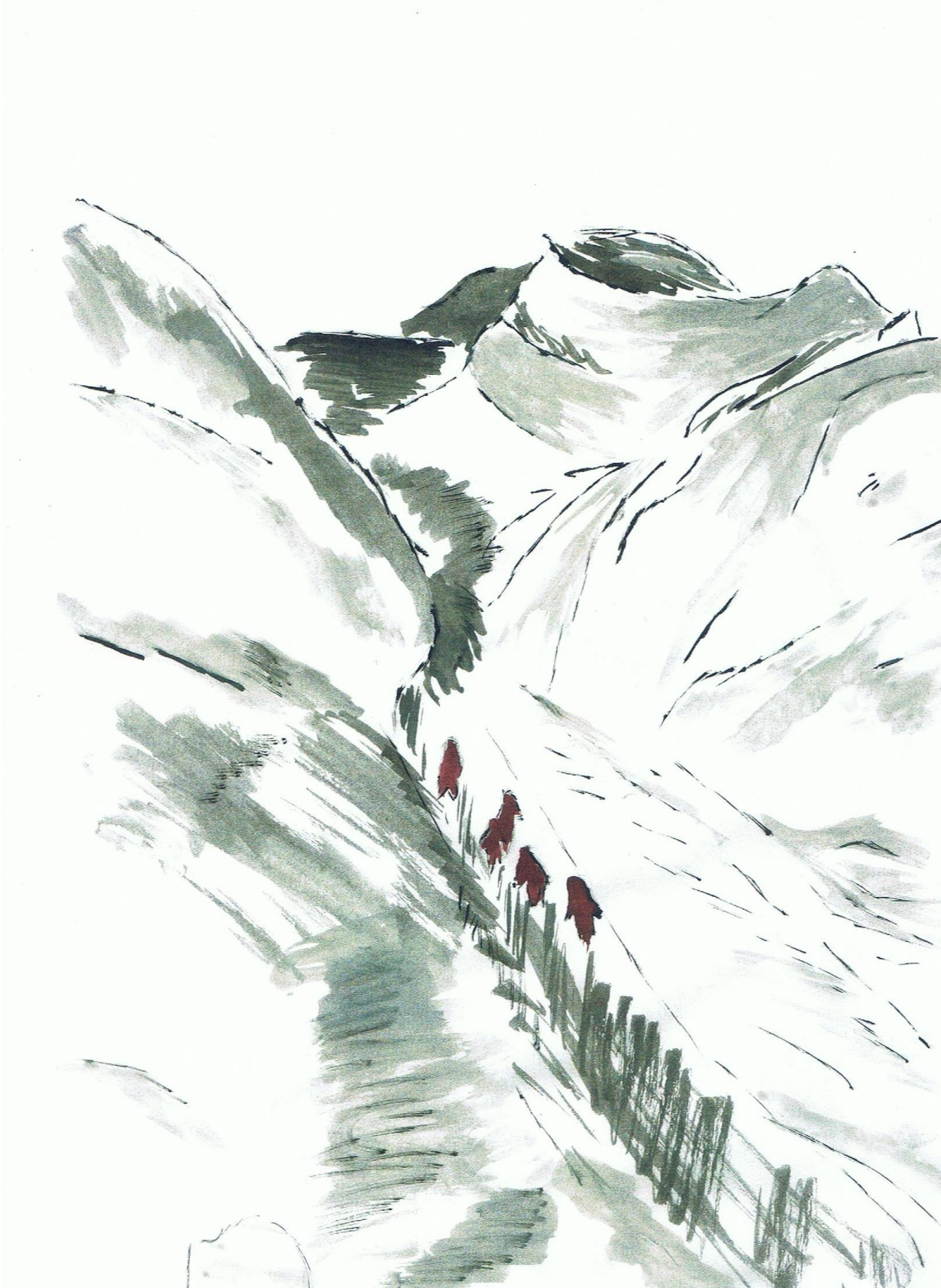
Voici quand ils ont passé le col  
De Saint Grène le soir tombait  
Un soir triste de novembre  
Un soir froid et gris  
Vers la lagune noire  
Ils marchèrent en silence





# Témoignages de Français





# Lamanère

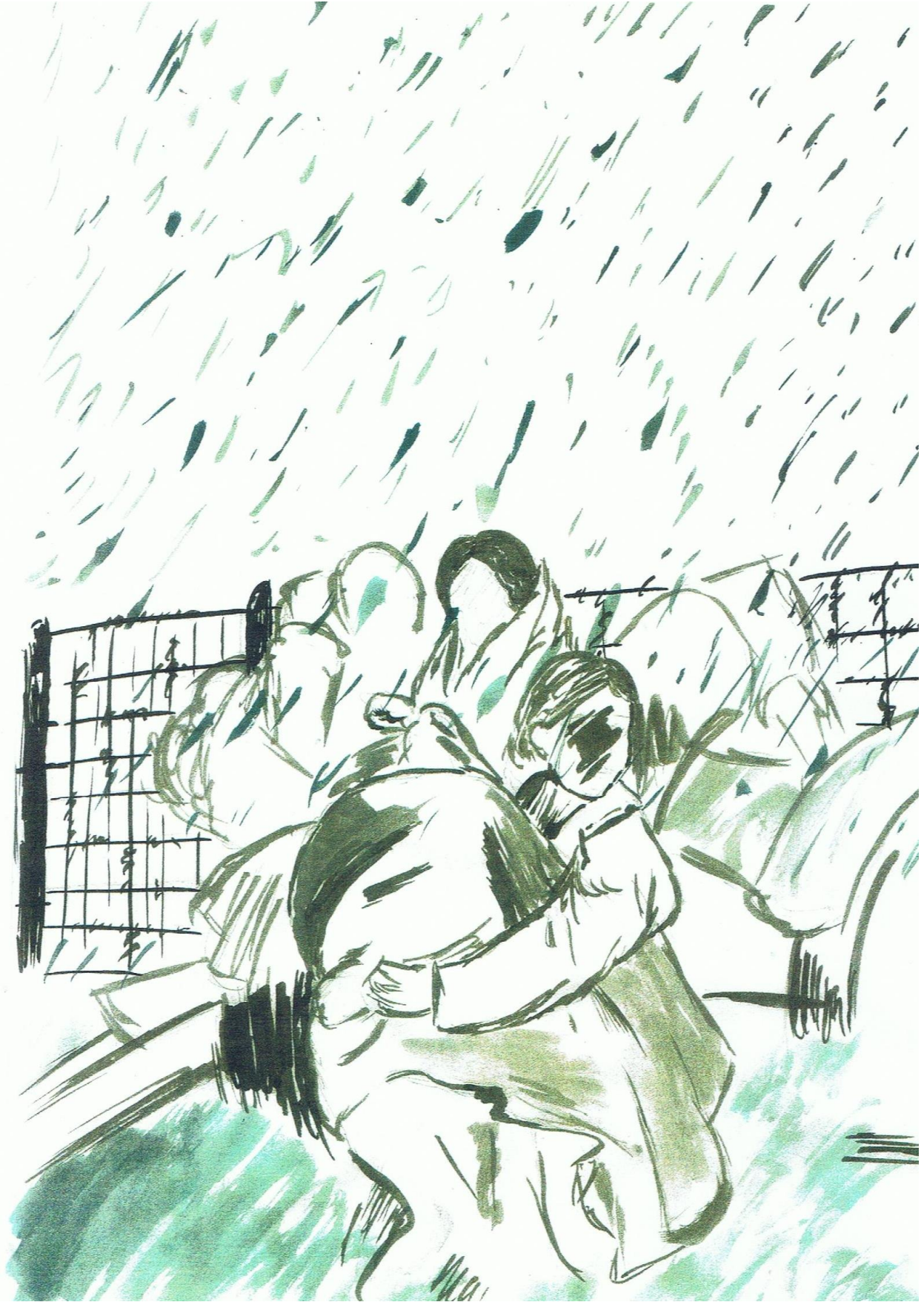
## Marie Laïlle

« Je venais d'avoir huit ans, j'étais en récréation dans la cour de l'école quand sont apparus les premiers réfugiés de l'exode espagnol. Nous avions entendu depuis quelques jours le tonnerre de ce que nos parents appelaient des bombardements vers Gérone.

J'ai encore devant les yeux ces groupes de femmes, d'enfants, de vieillards, parfois quelques soldats, à bout de souffle, sales, comme honteux, portant qui une valise, qui un baluchon dans un grand foulard aux quatre coins noués. C'était tout début février 1939. Nous avons laissé l'école à ces pauvres gens qui arrivaient par les sentiers de montagne, par le col de Malrens et qui trouvaient à Lamanère, dans ce petit village frontalier, le plus au sud de la France métropolitaine, une première halte, enfin un refuge, en cet hiver glacial.

4000, 5000 ? Combien étaient-ils ? Pour la première fois j'ai vu des gens couverts de poux, j'ai regardé « pour de vrai » les soldats sénégalais du 9<sup>ème</sup> régiment d'infanterie coloniale de Perpignan manger de leurs mains noires du riz très blanc. Ils étaient venus pour le maintien de l'ordre ! C'est alors que j'ai vu des tapis de balles, des monceaux de grenades, des « fagots » de fusils. C'est alors que j'ai vu tant de bêtes courir à travers champs, bétail que les réfugiés poussaient devant eux pour payer leur hébergement. Ainsi mes grands-parents reçurent un agneau en remerciement de leur aide. Cet agneau fut pour moi un merveilleux jouet. Je le conduisais au jardin, je le brossais, je le cajolais. Jusqu'à un affreux matin où j'ai trouvé, pendue sur un « écorchoir », la toison de mon doux ami. Grand fut mon chagrin et solennel fut mon serment : je ne mangerai pas sa viande et je n'ai plus jamais mangé d'agneau ».







## Francine Mach : l'accueil

Il y a 64 ans de cela, j'avais 8 ans et 3 mois. Avec les autres garçons et filles, nous étions à l'école, au moment de la récréation, quand nous aperçûmes du côté de Can Barruti et aussi par le chemin de Soulé, une file insolite qui avançait peu à peu, comme un ruban sombre, uniforme. L'instituteur nous a dit « Prenez vos livres et vos cahiers. Ne laissez rien à l'école et rentrez chez vous ».

Les premiers réfugiés sont arrivés. Je n'avais jamais entendu parler de réfugiés ! Et jamais non plus, je n'avais vu autant de monde. Ils arrivaient avec une couverture sur les épaules, on voyait qu'ils avaient froids et étaient très fatigués. Ils parlaient tous à la fois.

À cette époque-là, à Lamanère, toutes les maisons étaient habitées. Tout le monde est allé à la rencontre des arrivants. Ils racontaient que tout le monde fuyait et que les hommes étaient au combat. Ma mère et les voisines ont mis les marmites sur le feu pour monter la soupe aux légumes, ramassés au jardin, avec beaucoup de vermicelle tandis que les hommes aménageaient les maisons. Pour que l'accueil se fasse dans le cadre de la loi, les réfugiés étaient dirigés vers l'ancien presbytère où chacun montrait ses papiers.

Dans une école, les blessés et les malades ont été mis à l'abri du froid, dans l'autre, les femmes et les petits. Il a donc fallu du temps avant que tous puissent manger et se reposer. Ensuite, les femmes, les enfants et les adolescents ont été dirigés vers les Préaux, local annexe de la mairie, les quelques hommes présents l'ont été vers l'église. La police était assurée par des gardes mobiles, quelque peu débordés. Tout le monde était débordé ! Jour après jour arrivaient des paysans et des soldats sans armes, elles avaient été jetées au Pla de Coma.



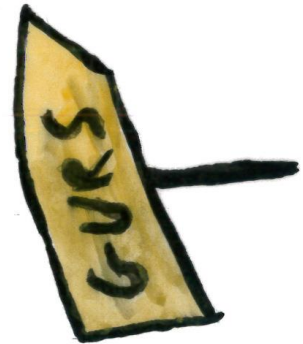
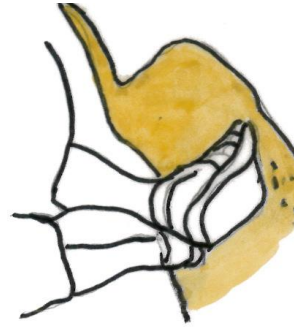


Tout était occupé. On les a faits stationner au Pla d'Oquet, à Can Barruti, d'où ils ont été rapidement expédiés, les uns à pied, les autres en camion, parce qu'à Lamanère, aucun camp d'accueil n'a été établi. Bientôt arrivèrent des soldats sénégalais pour conduire les réfugiés, de gré ou de force, vers l'intérieur, en leur disant... « Allez ! Allez ! » Durant ces journées les réfugiés se protégeaient du froid comme ils le pouvaient. Ils allumaient des feux un peu partout, dans les escaliers ou les greniers, essayaient de téléphoner à leurs familles. Nous avions une cuisinière en fonte, avec une réserve d'eau chaude, qui n'était pas suffisante pour toutes les personnes qui entraient dans la maison. Ils avaient besoin d'eau chaude pour le lait en poudre. A la maison, nous avions accueilli deux couples et deux bébés (Maria Rosa, 9 mois et un petit de 2 mois dont je ne me souviens pas le nom). Ils ne sortaient guère de la maison, un peu de nuit seulement.

Un homme est mort, en chemin, près du Pla de la Come. Les villageois sont allés le chercher et l'ont enterré au cimetière municipal.

Jour après jour, des gens arrivaient, d'autres partaient, jusqu'au moment où l'armée française est arrivée. Les femmes et les enfants d'un côté, les hommes de l'autre, on leur donnait le choix entre retourner à Franco ou aller dans un camp... »





# Prats de Mollo

## Extraits des comptes rendus municipaux du 26 janvier au 16 mars 1939

Le 5 février, il pleut et il neige par la montagne, les réfugiés espagnols sont trempés et transis, il est urgent de mettre tous ces malheureux à l'abri ; les classes, les escaliers de service des écoles, respectés jusqu'à ce jour, se garnissent de grappes humaines, serrées les unes contre les autres, de femmes, dont la plupart allaitent de tout petits bébés. Les garçonnetts et les fillettes grelottent de tous leurs membres malgré les boissons brûlantes qui leur sont distribuées sans arrêt, et les couvertures qui les recouvrent. C'est un spectacle vraiment lamentable à contempler, et des larmes coulent de nos yeux en voyant de si petits marmots, à moitié nus, souvent remplis de vermine, tétant en vain le sein tari de leur jeune maman et pleurant de rage de ne pouvoir rien faire venir de cette source de vie. Les traits de tous ces êtres sont tirés, vitreux, et mères et enfants, éprouvés de fatigue, dorment pêle-mêle, inconscients, veules, vraies loques humaines, martyres de la méchanceté des hommes. Le 6 février, les premiers blessés, transportés jusqu'au col d'Arès par les véhicules espagnols, sont dirigés sur des brancards, des civières improvisées, portées par deux hommes espagnols valides et français dévoués, vers le col de la Guille, point terminus de la route française du col d'Arès. Affrontant une couche de neige de plus de cinquante centimètres, brancardiers et blessés font preuve d'un courage surhumain pour fuir tout danger, les plaies affreuses des blessures reçues pendant les combats meurtriers, à peine cicatrisées, s'ouvrent à nouveau, le sang suinte à chaque cahot de cette chair déchirée, meurtrie, putréfiée ; ce ne sont que des plaintes continuelles qui montent de ces brancards évacués où gisent des épaves.



C'en est trop, vraiment ! L'on se rend compte de horreurs qu'engendre la guerre et ses terribles conséquences. Est-ce possible qu'au XXème siècle pareil carnage se produise, que pareilles atrocités soient permises. Le cœur éclate de contempler un si lamentable spectacle et des larmes silencieuses coulent dans bien des yeux.

Les privations, l'eau mauvaise, les fatigues nombreuses altèrent la santé déjà déficiente des soldats républicains espagnols ; nous enregistrons les premiers décès.

Les cadavres sont inhumés au cimetière communal, malheureusement beaucoup ne possèdent aucune pièce d'identité et reposeront, anonymes, sur la terre française, sans que leur famille puisse, quand le grand calme sera revenu, venir s'agenouiller sur leur tombe. La pitié est grande dans notre cité, et les Pratéennes, grand cœur compatissant, mères, épouses, fiancées, vont apporter sur la tombe de ces martyrs, l'humble bouquet de fleurs qui représentera le symbole du souvenir de celles qui ne pourront jamais revoir leur frère, leur mari, leur fiancé, dormant leur dernier sommeil, loin de leur patrie déchirée, sur la terre française, toujours hospitalière.

Des décès assez nombreux se produisent parmi les blessés et malades, la situation se complique encore par l'énorme mortalité qui survient aussi dans le bétail. Il est indispensable d'organiser les corvées d'enfouissement et ces travaux sont faits par des corvées de miliciens volontaires sous la direction des services de santé français.

Une promenade à la nuit tombée sur les routes dominant les camps est un spectacle merveilleux et grandiose, le coup d'œil est féérique ; au grouillement de cette fourmilière humaine s'ajoute les flammes des mille feux éclairant le campe leur rayonnement rougeâtre, les volutes des fumées blanches montant vers le ciel.



Le nombre de réfugiés dépasse à présent 42000 et les camps d'accueil de notre commune étant plus qu'engorgés, nous nous trouvons dans l'obligation d'en diriger 5000 vers las Sitjas, commune du Ter où sera monté aussi un camp d'accueil provisoire.

Dans la nuit du 24 au 25 février survient un brusque changement de température, il neige à gros flocons et Prats-de-Mollo est bientôt recouvert par une épaisse couche de neige ; les précaires abris construits par les réfugiés dans leurs camps sont insuffisants pour les garantir du froid et de l'humidité. Dans la nuit, pendant que la bourrasque fait rage, un baraquement s'est effondré au camp de Saint-Martin, ensevelissant sous les décombres des miliciens endormis et nous avons un décès à déplorer, l'homme a été écrasé par l'énorme tas de matériaux effondrés ; pour que pareils incidents ne se renouvelent, il faut de toute urgence envisager les mesures pour enlever ces hommes de cette dangereuse situation.

Le beau temps est revenu et les Espagnols sont réintégrés dans leurs camps respectifs. Il semble cependant que c'est bien à regret que la population pratéenne soit s'éloigner de leur logis les miliciens qu'elle avait hébergés. Combien d'actes d'humanité ont été accomplis par cette vaillante et compatissante population de notre commune, combien de bonnes œuvres françaises et étrangères ont contribué à apporter un peu de soulagement à tant de misère et de souffrance. Front Populaire, Secours catholique, Société de secours aux prisonniers de guerre, Secours international d'aide aux réfugiés espagnols, dons faits par des anonymes, dons des petits écoliers des écoles de France, tous rivalisèrent de bon cœur et de générosité en apportant à Prats-de-Mollo des quantités de vivres et de vêtements chauds pour ces malheureux.







# Cerbère

## Chef de brigade des douanes de Cerbère

« L'exode a commencé » le 28 janvier 1939. Dès les premières heures, une population affolée s'est présentée à l'entrée du tunnel international et au poste de Cerbère-route, au col des Balitres... 35 000 personnes comprenant en grande partie des enfants, des femmes, des vieillards, ont été canalisés par les services d'hébergement de la gare de Cerbère. »

« Dès le 7 février, les éléments de l'armée de Catalogne ont franchi la frontière française. Jusqu'au 10 du même mois, date à laquelle l'exode a pris fin, 45 000 hommes se sont présentés avec armes et bagages. De concert avec la garde mobile, nos agents les ont dépossédés de toutes les armes et munitions dont ils étaient détenteurs. »



# Poème de Louis Aragon

Machado dort à Collioure  
Trois pas suffirent hors d'Espagne  
Que le ciel pour lui fit si lourd  
Il s'assit dans cette campagne  
Et ferma les yeux pour toujours





Témoignages et  
documents d'archives  
sur l'accueil des  
réfugiés espagnols en  
Eure et Loir

Placement de Juan Castell Estorach chez M. Gremillon

Département de Tarn-Garonne.

COMMISSARIAT SPECIAL  
de  
MONTAUBAN

MONTAUBAN le 8 FEV 1940  
SEPTFONDS

Placement des Réfugiés  
Espagnols.

N<sup>o</sup>: 46

Autrization de la  
Main d'œuvre  
d'Ève & Louis

Le COMMISSAIRE SPECIAL de MONTAUBAN,  
à Monsieur le (PREFET de Ève & Louis  
COMMISSAIRE SPECIAL de \_\_\_\_\_  
MAIRE de \_\_\_\_\_  
MARSHAL des LOGIS CHEF Comdt. la  
GENDARMERIE de \_\_\_\_\_

J'ai l'honneur de vous faire connaître que 1 réfugié  
espagnol : Castell Estorach Juan né le 17-7-1894  
interné au Camp de SEPTFONDS (T.&G.), qui a été placé  
pour une durée de 3 mois, comme ouvrier agricole au  
services de M<sup>re</sup> G. Gremillon - Authon du Pêche  
\_\_\_\_\_ , quittera le Camp de SEPTFONDS le:  
8-2-1940 , pour se rendre au lieu de son tra-  
vail.

Les observations auxquelles a donné lieu sa conduite et  
les renseignements dont fait l'objet, sont les suivants:  
Aucune remarque défavorable pendant son séjour au Camp.  
Membre du parti U. G. T.  
son travail ou son contrat de travail avec M<sup>re</sup>  
Gremillon terminé, et sauf prérogation, l'usennomé  
devra rejoindre le Camp de SEPTFONDS (T.&G.).

LE COMMISSAIRE SPECIAL:  
P<sup>r</sup> le Commissaire Spécial  
L'Inspecteur de Police spéciale.



*[Signature]*

Mon père Juan Bautista Estorach, est filtré dès son arrivée en France, il est enfermé à l'âge de 45 ans, uniquement avec des hommes, dans l'immense camp d'Argelès sur Mer qui ne possède aucune installation ; ce n'est qu'une immense étendue de sable délimitée par des rangées de fils barbelés ! Il reste là, sous la surveillance de la garde mobile et des spahis marocains, avant d'être envoyé au camp de Bram (Aude) où il sera responsable de son baraquement, puis à Septfonds (Tarn et Garonne) un camp pouvant accueillir des ouvriers espagnols susceptibles d'être reclassés dans l'économie française. Après plusieurs mois d'internement, lors d'une séance de recrutement de main d'œuvre dans les camps, mon père est requis pour travailler en qualité de mécanicien en Eure et Loir. Comme pour l'achat d'un esclave, on examine l'état de son corps et de sa dentition. Il part en février 1940 travailler comme mécanicien à la Cidrerie, chez monsieur Grémillon, à Authon du Perche. Grâce à sa demande de regroupement familiale, avec l'aide vraisemblablement du CIR (comité international de la Croix Rouge), nous pouvons, ma mère, mes frères et sœurs, le rejoindre. Il travaillera ensuite comme bûcheron à Authon du Perche dans une scierie, employé par Monsieur Bonnichon, puis dans l'entreprise de bois et charbon de Messieurs Alcover-Gouin.



## José Vicente Castelle Gracia

« En mars 1940, nous quittons le camp d'Argelès sur Mer dans le cadre du regroupement familial.

Mes autres frères et sœurs sont en Espagne. Edmundo est incarcéré dans les prisons franquistes, il est condamné à mort pour avoir été militaire de la république. A l'anniversaire de sa fille, Franco, par jeu de numéros, condamnait à perpétuité un prisonnier sur quatre. Celui-ci échappait à la peine de mort. Edmundo bénéficie de cette loterie.

Alors que nous sommes en Eure et Loir, je suis brièvement scolarisé à Authon du Perche et à Melleray. Pour des raisons économiques, je commence à travailler avec mon père et mes frères et sœurs, comme bucheron. J'ai alors 13 ans.

Mai-juin 1940, réfugiés espagnols, nous sommes en danger. Mon père est conducteur de camions chez monsieur Alcover. Celui-ci décide de mettre en sécurité sa famille ainsi que certains de ses biens dans le sud. Mon père doit participer au transport et nous quitte quelques jours avant la débâcle. Devant l'avancée des allemands nous décidons de fuir.

Nous sommes en rase campagne, notre groupe est constitué d'une quinzaine de personnes. Apparaissent sur la route des soldats allemands en motos side-cars armés de mitrailleuses lourdes. Nous paniquons et nous essayons de nous cacher dans les broussailles du bord de route. Ma mère, traumatisée par cet épisode, décide de notre retour à Authon du Perche. Pendant plus de deux mois nous subsistons en mangeant à la volette grâce aux jardins abandonnés.



N'ayant aucune nouvelle de mon père, ma mère se présente à la Kommandantur.  
Je l'accompagne.

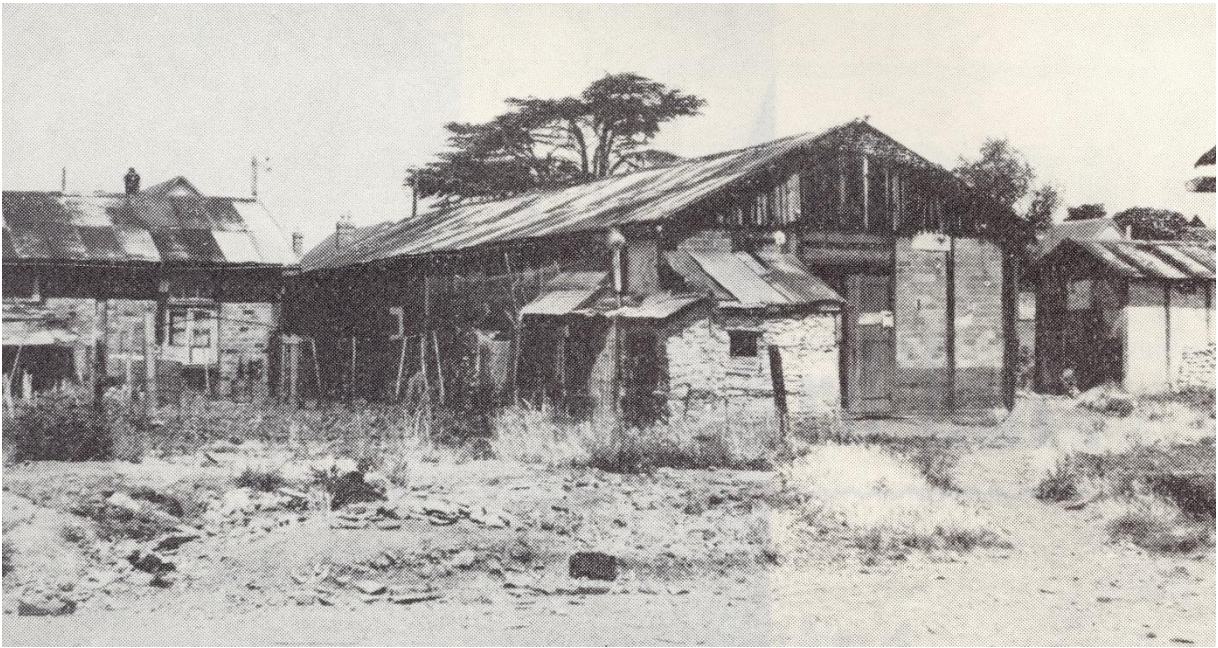
Nous sommes reçus par un officier allemand à qui ma mère explique notre situation. Il l'écoute attentivement mais lui fait remarquer que les autorités françaises nous avaient déclarés en mairie « réfugiés rouges espagnols ». Nous quittons la Kommandantur avec un papier d'enregistrement des nouvelles autorités.

Ne pouvant être suivi par sa famille en zone libre, mon père, malgré l'occupation allemande, prend le risque de venir nous rejoindre en zone occupée.

Monsieur François Alcover, exploitant forestier, nous propose alors de travailler dans les coupes de bois de Frazé. Nous acceptons ce travail rude que nous ferons jusqu'à la Libération (15 août 1945). »



*Camp de Lucé*





# Lettre du préfet d'Eure et Loir

*Le 13 mars 1939, au ministre de l'intérieur*

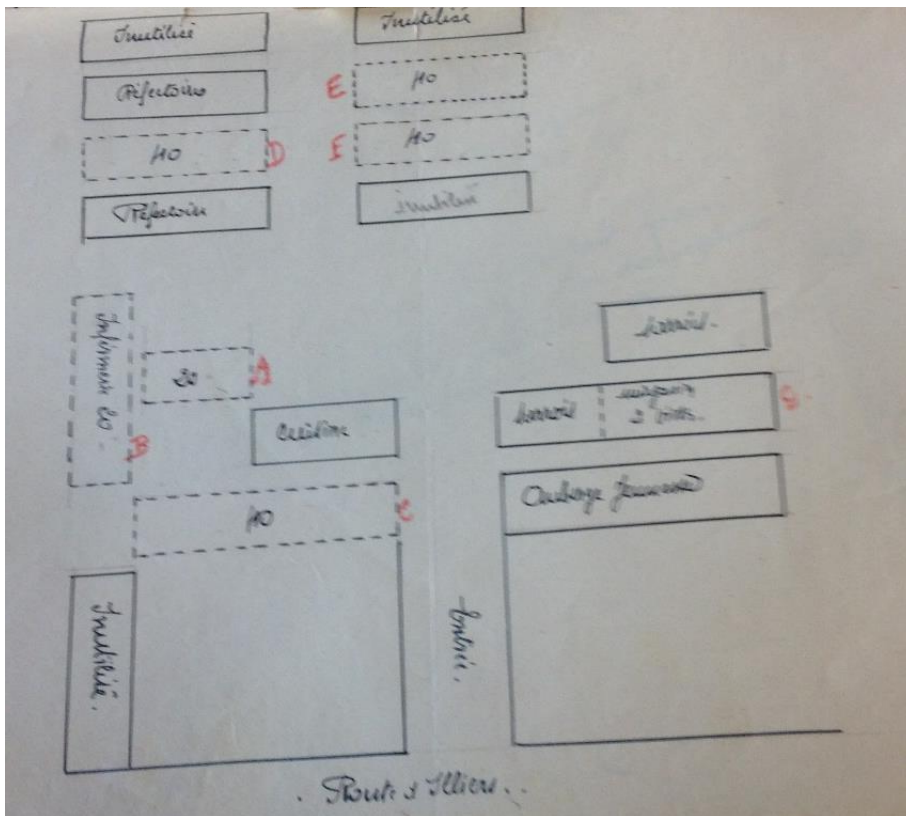
« ...À Lucé, centre pour mère de famille, où il n'est pas possible d'envisager l'utilisation de ces réfugiés en raison de leur grand nombre et du peu de temps qu'elles disposent par suite de leur charge familiale, je me suis forcé de leur procurer des travaux de couture et de tricot qu'elles effectuent pour elles et leurs enfants, il en a été de même dans les centres de Dreux et de Châteaudun.

## *Regroupement des familles*

J'ai accueilli toutes les demandes qui m'ont été présentées, toutefois en ce qui concerne le camp de Lucé, emménagé seulement pour recevoir des femmes et des enfants, il ne m'a pas été possible d'y recevoir les chefs de famille cependant autorisés à quitter les camps de concentration dans lesquels ils sont hébergés. Pour remédier à cet état de choses, j'ai demandé à mes collègues des départements sur le territoire desquels sont organisés ces dits camps de concentration s'ils pourraient par contre recevoir dans un centre d'hébergement voisin, les familles des miliciens.



## Plan du cantonnement - Lucé



### Réfugiés espagnols.

à la charge de l'Etat. (11 personnes, dont 3 hospitalisés à Steux).

Lucé, près Chartres.

- Famille marinchi.
- 1) marinchi Helene julie. 52 ans.
  - 2) garay marinchi maria beria. 20 ans.
  - 3) garay marinchi olivia. 30 ans.
  - 4) Fernandez carlos, 5 ans.

- Famille Alonso.
- 5) Pusto gomez eugenia. 45 ans.
  - 6) Alonso luis. 15 ans.
  - 7) Alonso Jesus. 11 ans.
  - 8) Alonso natalidad. 12 ans.
  - 9) Alonso maria asuncion. 10 ans.
  - 10) Alonso Antoinette. 9 ans.
  - 11) Alonso juliana. 6 ans.

Chartreux. (hospitalisés à Steux).

- Famille Burgués.
- 12) Burgués Inez Jesus. 37 ans.
  - 13) Islenza Jesus. 10 ans.
  - 14) Islenza maria. 3 ans.

## *Cours de français*

J'ai organisé dans le centre du Lucé des cours de français qui comprend plus de 150 enfants d'âge scolaire.

2 H de cours le matin organisé au profit des élèves de 11 à 14 ans (lecture française, écriture, vocabulaire, verbes).

2 H l'après-midi de 6 à 10 ans (lecture, écriture, copie de vocabulaire).

Ces cours, ouverts également aux adultes, sont dirigés par une réfugiée connaissant la langue française et le programme sera renforcé au fur et à mesure.

Un cours de français fonctionne à Châteaudun et dans plusieurs localités où sont installés des centres d'hébergements les enfants fréquentent l'école communale.

La solution est d'assembler au camp de Lucé 1000 réfugiés de centres ruraux ce qui porterait l'effectif de ce camp de 1400.

Dreux pourrait héberger le complément, c'est-à-dire les ménages et les hommes seuls, soit environ 175 personnes.

Le centre de Châteaudun, organisé dans les locaux de l'ancienne maison d'arrêt, serait supprimé.

Néanmoins il serait nécessaire de construire 10 baraquements à Lucé et au moins deux à Dreux.

Les terrains de Lucé appartenant à l'autorité militaire permettront facilement l'édification de 10 baraques. De son côté la municipalité de Dreux autorisera la construction d'au moins deux baraques sur un terrain municipal. . . »



Lettre anonyme en provenance de Courville sur Eure

Courville le 11 février 1940

S.

Monsieur le Chefet

Il y a à Courville des réfugiés espagnols depuis eux en que la ville fait pour à leur faire.

Comme ceux, il y a plusieurs jeunes garçons de 15 à 20 ans qui travaillent quand ça leur plaît, des filles de 15 à 18 ans qui ne font rien du tout, qui se promènent, qui chantent, se fissent, se lavent à l'eau, qui vivent bien, des femmes de 40 à 50 ans qui ne veulent pas travailler parce qu'elles sont trop vieilles et qui en France elles font rien. Il y a aussi des hommes de Paris qui se chauffent auprès de leur poêle au lieu d'aller travailler.

La ville de Courville fait vivre tous ces gens à son frais, elle les nourrit, les habille, les chauffe, les élève, les habille et leur donne tout ce qu'ils réclament. Et même ces gens là, il y en a qui travaillent en leur maison leur donne quand même leur salaire. On dit, je ne sais si c'est vrai ou non, mais on dit que l'argent de ceux qui travaillent est et vient pour eux. C'est sans doute pour cela que le dimanche tout le monde fait la foute.

Et bien moi, Monsieur le Chefet, je suis une Française, mon homme est mort, j'ai deux enfants, naturellement je ne reçois l'allocation la même que les autres, mais avec ce que me donnent, moi et mes enfants, je paye mon loyer, mon charbon, mon électricité, mes vêtements, et mes contributions, et remplis les contributions de tout ce qui me gâche pour les autres.

Ne croyez-vous pas que les Français sont autant ou les Espagnols d'ailleurs ne devrait pas faire pour tous ceux qui ne veulent pas travailler. Il y ont qui se retournent en Espagne.

Nous travaillons bien nous autres, les enfants de 15 à 18 ans travaillent comme des petites malheureuses depuis que les pères sont partis de faire leur bon faire pour ces Espagnols. Voyez donc un peu ceux des fermes et ces pauvres cultivateurs même celles qui ont bœufs et vaches qui travaillent depuis 9 heures du matin jusqu'à quelque 10 heures du soir, alors pourquoi les Espagnols ne travaillent-ils pas du tout.

C'est abominable de voir tous ces jeunes gens bien habillés, en smoking, bottes d'aviateur, de raoutchouc, cigarettes au bec, ne manquant pas de rien.

## Lettre anonyme

Courville 4 février 1940

Il y a à Courville des réfugiés espagnols depuis un an, que la ville fait vivre à rien faire.

Ainsi il y a plusieurs jeunes garçons de 16 à 20 ans qui travaillent quand ça leur plaît, des filles de l'âge de 18 ans qui ne font rien du tout, qui se promènent, qui chantent, se frisent, se lèvent à 9 h, qui vivent bien, des femmes de 40 à 50 ans qui ne veulent pas travailler parce qu'elles sont trop vieilles et qu'en Espagne, elles font rien. Il y a aussi des femmes de 60 ans qui se chauffent devant le poêle au lieu d'aller travailler.

La ville de Courville fait vivre tous ces gens-là, à rien faire, elle les nourrit, elle les chauffe, les éclaire, les habille et leur donne tout ce qu'ils réclament. Parmi ces gens-là, il y en a qui travaillent un peu, mais on leur donne quand même leur 7 francs par jour. On a dit, je ne sais si c'est vrai, qu'on leur donnait l'argent de ceux qui travaillaient et étaient nourris ailleurs. C'est sans doute pour cela que tous les dimanches tout le monde fait la boumba.

Et bien moi, monsieur le préfet, je suis une française, mon homme est mobilisé, j'ai deux enfants, naturellement je reçois l'allocation, la même que les réfugiés, mais avec cela je me nourris moi et mes enfants, je paye mon loyer, mon charbon, mon électricité, mes vêtements et mes contributions, et en plus les contributions de tout ce que l'on gaspille pour ces gens-là.



Ne croyez-vous pas que les français sont autant que les espagnols et qui ne devraient pas payer pour tous ceux qui ne veulent pas travailler. Ils n'ont qu'à retourner en Espagne.

Nous travaillons bien nous autres, des enfants de 14 à 19 ans travaillent comme des petits malheureux depuis que leurs pères sont partis se faire tuer pour faire vivre ces espagnols. Voyez donc un peu ceux des fermes et ces pauvres cultivatrices même ceux qui ont 60 ans et plus qui triment depuis 9 heures du matin jusqu'à presque 10 heures du soir, alors pourquoi ces espagnols n'en feraient pas autant.

C'est abominable de voir tous ces jeunes gars bien habillés, en pardessus, bottes d'aviateur en caoutchouc, cigarettes au bec, ne manquant pas le cinéma, et les filles bien pomponnées, bien frisées, grosses et grasses se baladant dans les rues, au marché le jeudi, pendant que nos français turbinent tant qu'ils peuvent.

Monsieur le préfet, nous comptons sur vous, je dis-nous car je ne suis pas toute seule à constater toutes ces injustices qui nous font bien mal au cœur, pour que vous fassiez cesser toutes ces inégalités. Qu'ils ne travaillent pas, qu'on manque d'ouvriers ou qu'ils s'en retournent en Espagne. Recédez monsieur le préfet, nos salutations les plus pressées, une contribuable, femme de mobilisé à Courville.



# Lettre de Monsieur Alcover

7 octobre 1937

Monsieur le préfet d'Eure et Loir,

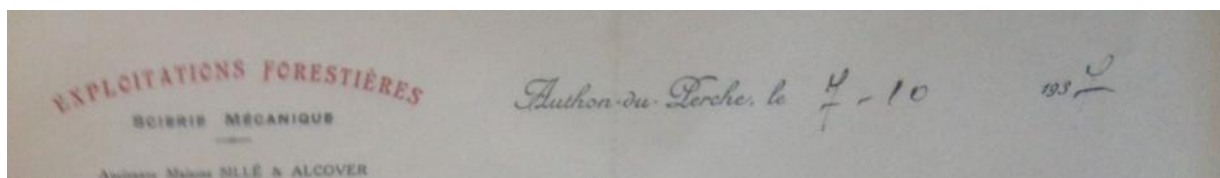
Suite à ma lettre du 6 dernier concernant les réfugiés espagnols à Authon du Perche, je m'engage à subvenir aux besoins que pourrait avoir besoin pendant leur séjour à Authon, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la guerre d'Espagne.

Ces derniers ayant exprimé le désir de rester à Authon sans qu'il en coûte aux deniers de la commune, ainsi qu'à ceux de l'état.

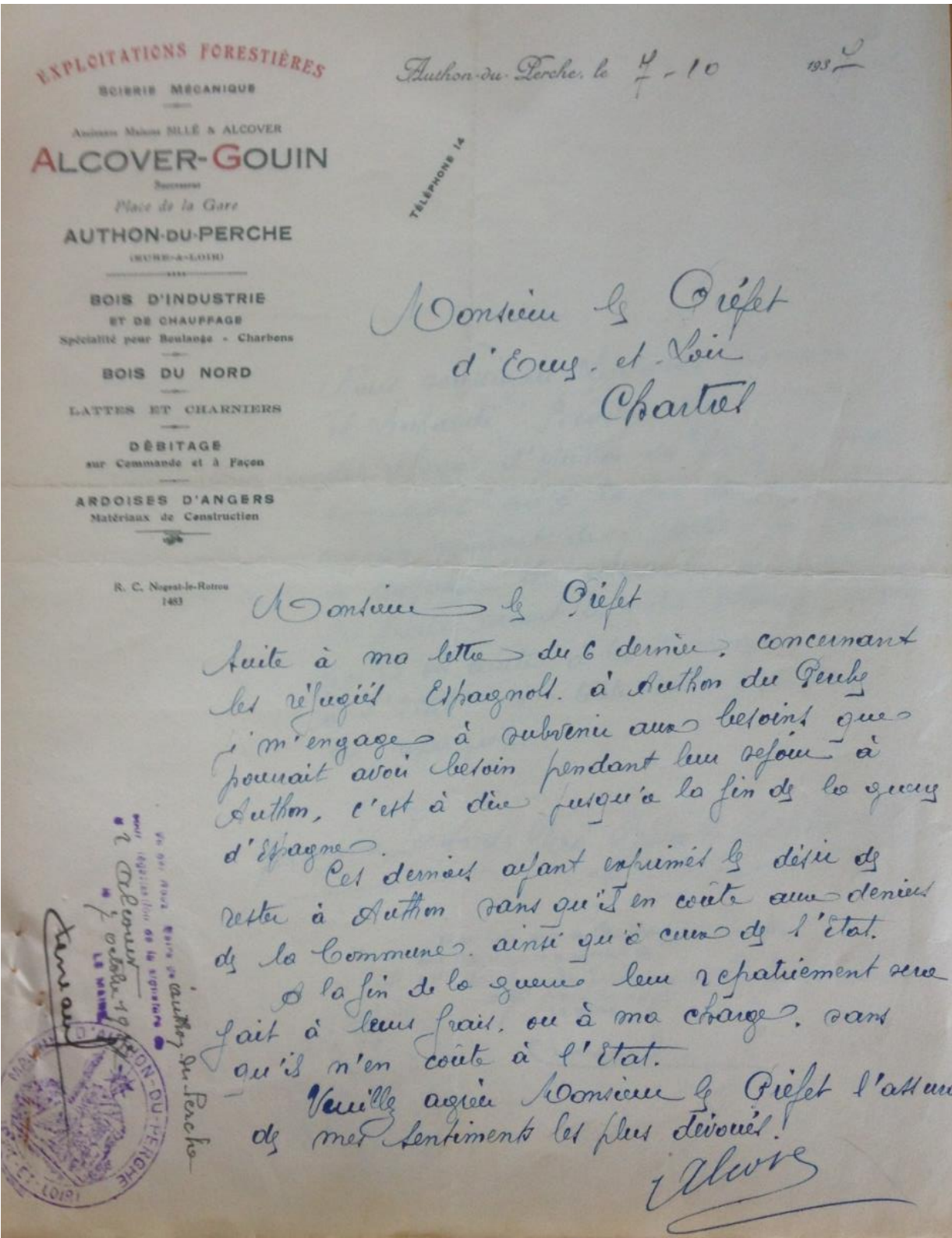
A la fin de la guerre leur rapatriement sera fait à leurs frais ou à ma charge sans qu'il n'en coûte à l'état.

Veillez agréer monsieur le préfet l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Alcover



Lettre de Monsieur Alcover





28



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

0006



# RÉCÉPISSÉ

## DE DEMANDE DE CARTE D'IDENTITÉ.

Numéro de la carte N° \_\_\_\_\_

Ce récépissé ne saurait, en aucun cas, tenir lieu de pièce d'identité.

Delivré à M. (1) Alcover Bernard Casp  
 né le 28 Octobre 1904 à Carlat  
 de nationalité Espagnole  
 résidant à Authon-du-Pesche  
Rue de la Gare  
 Profession : Chef de chantier

Le présent récépissé, tenant lieu de permis de séjour, sera valable jusqu'au 14 novembre 1936 (voir mois des inscriptions).

Taxe versée : ayant A **AUTHON** le 6 novembre 1936  
 N° du reçu : \_\_\_\_\_  
 Date de la poste : \_\_\_\_\_  
 Personnalité versée : \_\_\_\_\_  
 Nombre de notes : \_\_\_\_\_  
 Nombre de reçus : \_\_\_\_\_  
 Date de la poste : \_\_\_\_\_



*Le Maire*  
*Cherrier*

Tout étranger changeant de domicile sans espoir de retour ou quittant la France dans les mêmes conditions devra, avant son départ, faire viser son récépissé par le Commissaire de police ou, à son défaut, par le Maire.  
 Dans les 48 heures de son arrivée au lieu de son nouveau domicile ou de son retour éventuel en France, l'étranger devra également faire viser son récépissé par le Commissaire de police ou, à défaut, par le Maire.  
 L'étranger qui ne pourra de se conformer à ces prescriptions sera passible des peines prévues par l'article 41, § 15, du Code pénal.  
 (1) Nom en français. Pour les femmes mariées, mentionner le nom de jeune fille après celui de mari.

# *Lettre des réfugiées de la Bazoche Gouët*

7 juillet 1939

Mon très cher monsieur, nous vous contactons pour la deuxième fois pour vous informer de ce qui se passe.

En ce moment, on commence à parler de nous. Le maire nous a donné un papier de Châteaudun dans lequel il est dit que nous devons marcher par force et que si nous ne voulons pas marcher, il appellera la gendarmerie. Avant de partir pour l'Espagne, que nous serons prêtes à tout ce qui se présentera même si nous devons être mises en prison ou fusillées.

Avant, nous étions d'accord pour partir mais nous avons reçu une lettre d'Espagne dans laquelle on nous communiquait que nous ne devons pas revenir de n'importe quelle manière car il y a un processus révolutionnaire et qu'il est préférable que nous fassions tout notre possible pour ne pas partir.

Le maire, nous a dit qu'il fallait nous retirer les droits des réfugiés, donc nous préférons mourir de faim avant de partir d'Eure et Loir.



## Lettre des réfugiés de la Bazoche Gouët

de hambre, hanta de partu para España  
Puis creemos que Ud lo podra arreglar, pues  
lo esperamos de Ud como una gracia que  
nos atienda.  
Puis como no es obligación el hacernos partu  
no lo puede arreglar, pues hanta de Melaner  
a la muerte lico que Ud tendra sentimiento  
y corazon y no lo permitira, y como le  
dijimos estamos dispuestos a todo lo que  
sea. Y no le extrañe que nos dirijimos a  
Ud como que el Sr Alcalde no nos quiere atender  
erco que Ud tendra más compasion y dignidad  
que el.  
Sin querer molestar más erco seremos atendidos  
como es debido, se lo piden todas las refugiadas  
de la Bazoche Gouët, los nombres de las que  
no partu son *Maria Vidal*  
Esperamos que nos Agripina Elbaile  
los nombres no olvidará  
en la lista de  
partu, pues erco que Ud todo lo arreglara

*a me pasé a partu para España*  
*Por Sr. G. Le 11 Julio*  
*La Bazoche Gouët a 4-X-39*

Muy Sr mio: Nos dirijimos  
a por seguridad vez para informay  
lo que nos pasa.  
En este momento acaba de hablar  
Sr Alcalde, y nos a enñado un papa  
Chateaudun en el cual dice, que  
que marebar a la fuerza, y si no quere-  
mos marebar avisaran a la jendarmeria.  
Puis hanta de partu para España estamos  
dispuestos a todo lo que se presente aunque  
nos pongan en la carcel o nos fusilen.  
Puis hanta de imos todo lo que sea.  
Hanta estabamos conformes con partu, pero  
al recibir carta de España, en las diales  
nos comunican que no bagamos de ninguna  
de las maneras, pues tenemos un proceso  
revolucionario, y es preferible que hagun de  
nosotras todo lo que quieran hanta que mur-  
char.  
El Sr Alcalde nos dice que nos quitaran el  
derecho de refugiadas, pues preferimos morirnos

Donc on veut juste que vous régliez la situation, nous espérons comme une grâce votre réponse.

Donc, comme ce n'est pas une obligation de nous faire partir, vous pouvez régler la situation, puis avant de nous emmener à la mort, nous pensons que vous aurez des sentiments et en cœur et que vous ne le permettrez pas. Et comme nous vous l'avons dit, nous sommes disposés à vous voir. Et ce n'est pas bizarre que nous vous adressions à vous comme le maire ne nous aime pas, en attendant je crois que vous aurez plus de compassion et de dignité que lui.

Sans vouloir vous déranger plus, je crois que vous serez attentif comme il se doit aux demandes de toutes les réfugiées de la Bazoche Gouët, les noms de ceux qui ne partent pas sont :

Agripiana Elbaile, Maria Vidale.

Nous espérons que nous ne serons pas sur la liste pour partir et que nous serons en règle.



Lettre des réfugiés de la Bazoches Couët

La Bazoches - 17 - 1 - 70

Muy Señor mio: despues de saludar  
lo atentamente a legándonos obs'pues  
de perfecta salud tanto vros como su  
Señora he hijo:

Perdonara nuestra molestia  
y atrevimiento: pero no podemos pa menos  
de decirle como nos encontramos en este  
refugio. Señor Superfecto, puesto que cuando  
usted se despidió de nosotras usted achicho  
que usted sería un padre para nosotras  
pues como tal le contamos nuestras  
penas:

Sabra como aqui estamos elados  
de frío tenemos dos estufas y un  
el. Her, y adquirido una sala nueva

# Lettre des réfugiés de La Bazoche Gouët

17 janvier 1940

Bien cher monsieur,

Depuis notre départ où nous vous avions salué, c'est avec une très grande attention que nous vous envoyons notre parfait bonjour autant pour vous que pour votre femme et fille.

Pardonnez-nous notre intention et notre audace mais nous ne pouvons pas faire autrement que vous dire comment nous sommes et vivons en ce refuge.

Monsieur le sous-préfet, lorsque vous nous avez envoyés dans ce pays, à votre départ, vous nous avez promis d'être un père pour nous autres, c'est pour cela que nous vous racontons nos peines.

Vous saurez qu'ici nous sommes transis de froid, nous avions deux fourneaux et vient monsieur le maire qui nous en laissa qu'un seul, nous en avons donc un et qui chauffe que très peu, notre refuge est très grand et ne peut se chauffer. Egalement nous lui dûmes pour la nourriture, nous n'avons pas plus pour 39 que pour 21 il y avait antérieurement. Ce ne sont que des pommes de terre pour les deux repas. Pour 39 personnes, 1 kg de macaronis, 1 kg de riz, 2kg de viande seulement pour un jour, sardines, un autre porc, total trois jours à la semaine et seulement pour 20 personnes, de plus pour les petits on ne nous donne pas de viande, seulement on leur donne une demi litre de lait par enfant et par jour.

Nous sommes beaucoup de malades et on ne nous fait pas venir le docteur. Nous avons réclamé du sucre, pour faire aux malades des tisanes et on ne nous en n'a pas donné. Cela fait plusieurs jours que nous avons une fille malade de la diphtérie et on ne veut pas nous l'emmener à l'hôpital.



tenemos una y es linda muy poco pues  
el talon es muy opomde y no es linda  
Luego lo desamo que es comida y que  
da para los 2 1- personas que a tu como  
para 3 y queremos de pedatas la para  
los dos comidas para 3 y personas 11  
quilo de pat macarous un kilo de  
orroy. 2 kilos carne sola mente molida  
otro Jardinar y otro Tomo. Total tres  
chis a la demana y sola mente para  
90- personas pues a los niños molida unam  
da pues sola mente queda medio libro  
de leche para cada uno para todo el día  
Luego eridamos muchos personas empunios  
y lo quiere traer el Doctor, y ayer fuimos  
a pedirle azucar para acerlos a los empunios  
frana y no quisio darla y ase unos dias  
Tubo una una empunna de Dictera  
y no la quiso llevar al Hospital,

Tubo una Doctora y tubo 30 sumos  
de medicamentos pues la una estaba gaba  
y adicho que su madre no comia carne y  
su madre tiene otra pequeña en el Hospital  
y su madre le da el pecho y el jueves su  
madre tubo cada del Hospital, pues rela  
asunto con esta su madre fue al Mer y  
le pidió por favor preguntara por telefono  
por la amon y no aguarolo y tubo su  
madre que vender una menda de vestir  
ella para ir al por telefono preguntando  
por la niña y cuando tubo la cada que  
le acuerdo con esa le mande fue a decirlo  
al Mer, y confieso que el no tenia un coche  
adijorion de ella que se fuera ella con  
sus mechos a buscar a la niña pues si fuera  
en Chateaudun) que todos no ganaban  
alogo pero aqui no podemos mejorar para  
timber pues nous quis dar azucar para  
los pequeños ni para los empunios,  
an que si usted quisiera acer el

*Il vient une doctoresse qui nécessita trente francs de médicaments.*

*Une petite est seule et sa mère ne mange pas de viande et cette femme a un autre enfant à l'hôpital. Jeudi cette femme recevait une lettre de l'hôpital, puis elle alla demander au maire qu'il lui fasse la faveur de demander des compléments pour la sortie de son enfant (ceci par téléphone) et il n'a pas voulu, et ce fut cette femme qui alla téléphoner pour la petite et lorsqu'elle reçut la lettre jointe à celle-ci elle le dit au maire et il lui a répondu qu'il n'avait aucune voiture à sa disposition et qu'elle se débrouille seule pour aller chercher l'enfant. Ce serait à Châteaudun, nous nous adressons à vous directement, mais ici nous n'avons pas de timbres. On ne veut pas nous donner de sucre pour les enfants ni pour les malades.*

*De plus, si vous nous faisiez la faveur, de venir nous rendre visite, vous verriez les conditions dans lesquelles nous vivons. Non plus de l'huile, ils ne veulent pas nous en donner pour faire un peu de soupe aux malades.*

*Lorsque nous disions au maire qu'il y avait des malades, il nous répondit qu'ils n'avaient qu'à s'aliter. Cela fait trois jours et il ne veut rien nous donner, également nous lui dîmes que les deux enfants, qui ont leur mère malade à l'hôpital, étaient malades et leur mère nous écrit nous disant que l'on va les mettre en un collège et personne ne vient pour les enfants.*

*Comme nous le disons, il fait beaucoup froid, nous sommes transis, les enfants se blottissent contre le sein de leurs mères pour trouver un peu de chaleur, mais les pauvres femmes n'en n'ont pas. Nous espérons que vous ferez quelque chose pour elles.*

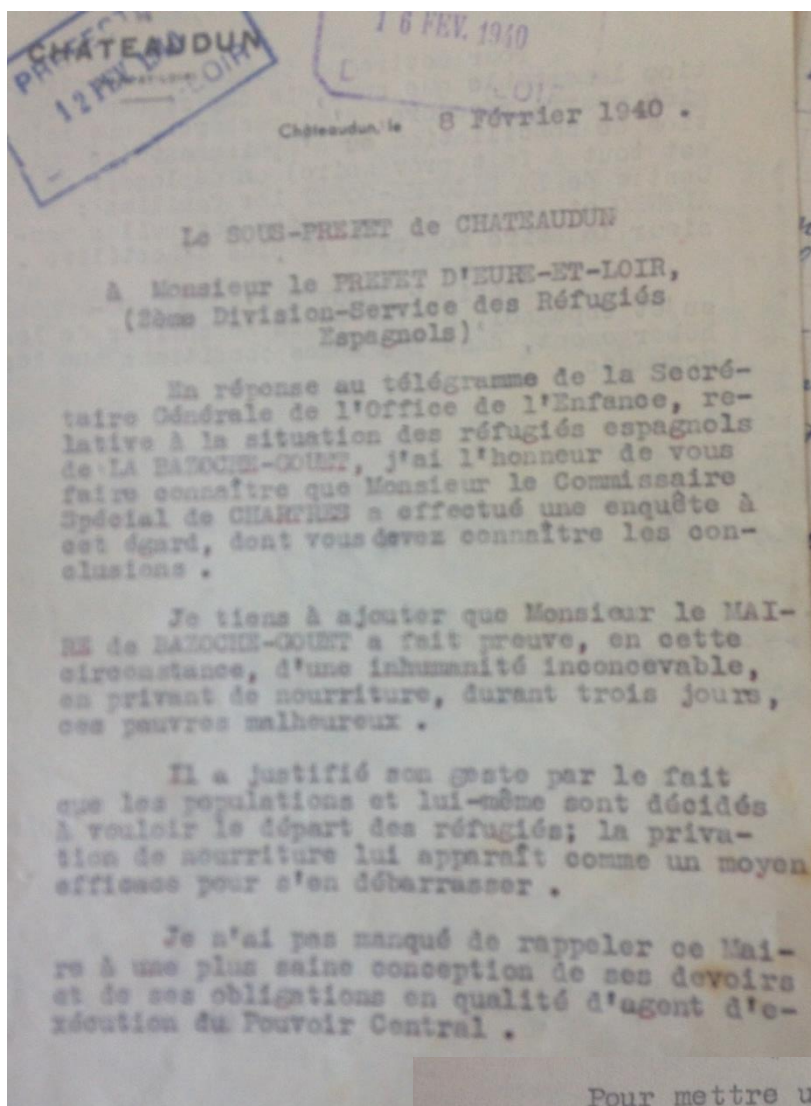
*Pardonnez-nous mais nous ne pouvons souffrir tout cela. Nous vous saluons avec beaucoup d'attention.*

*Toutes les réfugiées de la Bazoche Gouët*





## Lettre du Sous-Préfet de Châteaudun



Pour mettre un terme à cette situation lamentable que seul, le départ des réfugiés pourra résoudre, j'ai recherché une solution de conciliation et d'apaisement (ce qui est tout à fait provisoire) en déplaçant du centre de LA BAZOUCHE-GOUET les familles : MUNIZ LONZO et LOPEZ LIZATE envers lesquelles Monsieur le Maire montrait le plus d'hostilité .

Monsieur ALCOVER, d'AUTHON-DU-PERCHE, sujet espagnol, a bien voulu se charger de leur hébergement, dans les mêmes conditions que les communes .

Le SOUS-PREFET

## *Lettre du sous-préfet de Châteaudun au préfet d'Eure et Loir*

8 février 1940

En réponse au télégramme de la secrétaire générale de l'office de l'enfance, relative à la situation des réfugiés de la Bazoche Gouët, j'ai l'honneur de vous faire connaître que monsieur le commissaire spécial de Chartres a effectué une enquête à cet égard, dont vous devez connaître les conclusions.

Je tiens à ajouter que monsieur le Maire de la Bazoche Gouët a fait preuve, dans cette circonstance, d'une inhumanité inconcevable en privant de nourriture ces pauvres malheureux.

Il a justifié son geste par le fait que les populations et lui-même sont décidés au départ des réfugiés, la privation de nourriture lui apparaît comme un moyen efficace pour s'en débarrasser.

Je n'ai pas manqué de rappeler ce maire à une plus saine conception de ses devoirs et de ses obligations en qualité d'agent d'exécution du Pouvoir Central.

Pour mettre un terme à cette situation lamentable, que seul le départ des réfugiés pourra résoudre, j'ai cherché une solution de conciliation et d'apaisement (ce qui est tout à fait provisoire) en déplaçant du centre de la Bazoche Gouët les familles Muniz Lonzo et Lopez Lizate envers lesquelles monsieur le Maire montrait le plus d'hostilité.

Monsieur Alcover, d'Authon du Perche, sujet espagnol, a bien voulu se charger de leur hébergement dans les mêmes conditions que les communes.



## Lettre de Dolores Lopes

La Bazouche Gouet le 24 Mai 1940



M<sup>r</sup> Le Prefet



M<sup>r</sup> le sous Prefet je vous écrit quelques mots pour vous souhaiter le bonjour ainsi que votre femme nous nous trouvons nos assez ennuyées. Je vous remercie infiniment d'avoir répondu au téléphone, car nous étions complètement perdus parce que on nous a tenus plus de 1 heures avec les gendarmes en attendant que vous donniez la réponse pour nous emener à la prison et pendant que nous étions en attente et bien les gendarmes nous insultaient et ils nous disaient que nous avons passer de bonnes nuits avec les militaires de Chateauchun et que maintenant ils allaient nous emener dans un camp de concentration et là-bas on pouvait passer de bonne nuit avec les militaires enfin monsieur le Prefet on nous mener comme ils ont voulu, comme monsieur le maire nous a donner un mauvais renseignement sur nous dans ce pays, mais le personnel du pays nous regarde pas pour cause du maire qui est la plus mauvaise personne du monde.

Tout le monde regardaient aux portes pour voir si on allait nous emener en prison en attendant la réponse au téléphone, la réponse fût celle que avez faite je vous remercie à l'avance

# La Bazoche Gouët

Le 24 mai 1940

Monsieur le Sous-Préfet, je vous écris ces quelques mots pour vous souhaiter le bonjour ainsi qu'à votre femme. Nous nous trouvons assez ennuyées. Je vous remercie infiniment d'avoir répondu au téléphone, car nous étions complètement perdues, car on nous a tenues plus d'une heure avec les gendarmes en attendant que vous nous donniez la réponse pour nous emmener à la prison et pendant que nous étions en attente et bien les gendarmes nous insultaient et ils nous disaient que nous avons passé de bonnes nuits avec les militaires de Châteaudun et que maintenant ils allaient nous emmener dans un camp de concentration et là-bas on pourrait passer de bonnes nuits avec les militaires. Enfin monsieur le préfet, on nous a menées comme ils ont voulu, comme monsieur le maire nous a donné un mauvais renseignement sur nous dans ce pays, mais le personnel nous regarde pas pour cause du maire qui est la plus mauvaise personne du monde.

Tout le monde regardait aux portes pour voir si on allait nous emmener en prison, en attendant la réponse au téléphone, la réponse fut celle que vous avez faite, je vous remercie à l'avance.

Monsieur le maire a dit que monsieur le sous-préfet et nous on n'était que des fous, et les gendarmes ont dit qu'il fallait que nous partions en Espagne pour que Franco nous coupe la tête et on ne vit presque plus.



Suite de la lettre de Dolores Lopez

M<sup>r</sup> le maire a dit en cela que M<sup>r</sup> le sous préfet et nous nous ne on était que des fous, et les gendarmes on dit que'il fallait que nous partions en Espagne pour que Franco nous coupe la tête et on ne vit presque plus. Sous les jours il nous insulte et il nous dit que nous venions en France pour voler et tuer mais vous pouvez prendre des renseignements si me crois pas que ce soit pas, il nous dit qu'il auraient dû nous couper la tête avant de venir en France ainsi M<sup>r</sup> le sous préfet après le mauvais sort que vous avons, et après tout notre vie est bien triste et tout cela vien qu'il voulaient nous enlever les lits déjà bien bien ils sont venus et ils ont enlever les trois matelas et un lit et pour habiller Paul et il des habiller Jacques. Et parce que j'ai dit que j'allais écrire aux sous Préfet et aux internationaux et bien il s'est mis a rire et il m'a giflée. J'a déjà longtemps qu'il <sup>nois</sup> a enlever la lumière et du savon il y a trois <sup>mois</sup> qui on n'en voit pas. je vous demande si vous pouvez nous l'argent qui nous correspond a la bectance que je verrais seul independante car j'ai une maison a Chappelle Guillaume jusqu'a la fin des hostilité. que je pense sera bientôt et tout cela et de la faute de M<sup>r</sup> le maire.

Ne voyant plus rien a vous dire je vous remercie a l'avance car c'est grace a vous que je suis encore là. Bonjour a votre femme

Recevez Monsieur mes sinceres salutations

Dolores Lopez.

Tous les jours il nous insulte et il nous dit que nous sommes venues en France pour voler et tuer mais vous pouvez prendre des renseignements, je ne crois pas que ce soit le cas ; il nous dit qu'il aurait dû nous couper la tête avant de venir en France. Ainsi monsieur le sous-préfet après le mauvais sort que nous avons, et après toute notre vie est bien triste et tout cela vient qu'il voulait nous enlever les lits. Eh bien, ils sont venus et ils ont enlevé les trois matelas et un lit et pour habiller Paul et déshabiller Jacques. Et parce que j'ai dit que j'allais écrire au sous-préfet et aux internationaux, il s'est mis à rire et il m'a giflée. Il y a déjà longtemps qu'il nous a enlevé la lumière et le savon, et il y a trois mois qu'on n'en voit pas. Je vous demande si vous pourriez nous donner l'argent directement qui nous revient, je pourrais vivre seule et indépendante car j'ai une maison à Chapelle Guillaume jusqu'à la fin des hostilités que je pense sera bientôt finies et c'est la faute de monsieur le maire.

Ne voyant plus rien à vous dire, je vous remercie d'avance car c'est grâce à vous si je suis encore là. Bonjour à votre femme, recevez monsieur mes sincères salutations.

Dolores Lopez



## Lettre d'Eloisa Garcay

Monsieur le Directeur

Nous avons la famille ci-jointe, nous demandant de préciser notre situation de famille afin de faire passer de nous repatrier en Espagne.

Or, je tiens à faire respectueusement remarquer qu'il nous est absolument impossible de regagner notre pays en raison du grave danger auquel mon mari et toute notre famille seraient exposés du fait que celui-ci était commandant en second d'un contre-torpilleur sous-marin.

Pour ce motif, il encoûrre un risque de mort ou ce qui n'est pas moins une détention perpétuelle dans des conditions difficiles à imaginer si l'on tient compte des braves que se manifestent au

cours des guerres civiles, j'ai eu ma possession indolument qui m'est venue d'Espagne par moi-même, détachée ne courant aucun doute à cet égard que je pourrais produire en cas d'enquête officielle.

Après ce qui précède, il vous sera donc facile de comprendre tout le tragique de notre situation et ce qui il faudrait d'infirmer de vouloir nous contraindre de regagner notre patrie, disposer de nous traités avec des Français avec un régime incompatible avec le mot bien mérité!

Nous demandons à la France de inspirer encore un moment de la noble tradition qui elle a toujours observée à travers les siècles à l'égard des malheureux proscrits et de nous permettre

## *Lettre de Eloisa Garcay De Fernandez*

*Monsieur le directeur,*

*Nous avons la feuille ci jointe, nous demandant de répondre au questionnaire afin de préciser notre situation de famille dans le but supposé de nous rapatrier en Espagne.*

*Or je tiens respectueusement à faire remarquer qu'il nous ait absolument impossible de regagner notre pays en raison du grave danger auquel mon mari et toute la famille seraient exposés du fait que celui-ci était commandant en second d'un tirailleur gouvernemental. Pour ce motif il encourt le risque de la peine de mort ou ce qui n'est pas mieux une détention perpétuelle dans des conditions difficiles à imaginer si l'on tient compte des haines qui se manifestent au cours des guerres civiles. J'ai eu en ma possession un document qui m'est arrivé d'Espagne par une voie détournée ne laissant aucun doute à cet égard que je pourrai produire en cas d'enquête officielle.*

*Après ce qui précède, il vous sera donc facile de comprendre tout le tragique de notre situation et de ce qu'il y aurait d'infâme de vouloir nous contraindre de regagner notre patrie disposée à nous traiter pire que des parias avec une rigueur incompatible avec l'humanité.*





Suite de la lettre d'Eloisa Garcay

de mettre à jour notre situation. Mon  
mari possède des parents en Argentine ;  
aussitôt nous passerons de leur adresse nous  
leur écrirons et connaissant leurs sentiments  
à notre égard nous sommes certains  
qu'ils nous feront venir afin de nous  
aider à refaire lobas notre situation brisée.  
Seulement il faut de temps d'échanges  
des correspondances ce qui peut deman-  
der un certain temps encore qu'il nous  
est impossible de fixer.

Dans l'espoir que notre  
requête sera bien accueillie je vous prie  
d'agréer Monsieur le Directeur mes salu-  
tations distinguées.

Eloisa Garcay de Fernandez

Nous demandons à la France d'inspirer encore un moment de la noble tradition qu'elle a toujours observée à travers les siècles à l'égard des malheureux proscrits et de nous permettre de mettre à jour notre situation. Mon mari possède des parents en Argentine. Aussitôt que nous aurons leur adresse, nous leur écrirons et connaissant leurs sentiments à notre égard, nous sommes certains qu'ils nous feront venir afin de nous aider à refaire là-bas notre situation brisée. Seulement, il faut du temps pour échanger les correspondances, ce qui peut demander un certain temps encore, qu'il nous est impossible de fixer.

Dans l'espoir que notre requête sera bien accueillie, je vous prie d'agréer, monsieur le directeur, mes salutations distinguées.

Eloisa Garay Dé Fernandez



## Lettre du mari d'Eloisa Garay

Camp de Lucé le 10 11

Pour le moment je suis disposé à travailler n'importe à quoi, jusqu'au moment où j'aurai l'occasion de pouvoir me servir de ma carrière (je ne parle pas l'espéranto).

D'après des renseignements, le gouvernement d'Exurbadi admet des demandes, pour s'accueillir dans leurs camps, qu'il ~~est~~ administre. Tu écriras la aussi pour voir si l'on peut réussir. Sois moi tout de suite, et tâche de m'envoyer la direction de quelque personne, qui puisse nous faciliter la sortie.

Il s'agit du mari  
d. Eloisa Garay  
du Camp de Lucé

A ce moment on célèbre un plebsite dans lequel on décide de retour en Espagne, ou de séjour dans le camp. Les autorités françaises ont eu de ce un télégramme dans lequel le gouvernement français donne une grande amnistie. Les autorités françaises ont décidé de retour à l'Espagne de 1000 hommes de plus et 1000 après l'ancien, c'est à dire 2000 en tout, plutôt des volontaires, et dans le cas nécessaire des obligés. Un' aussi que beaucoup de capitaines qui s'ouvrent avec moi et qui sont contents dans l'amnistie nous avons décidé de pas retourner, parce que nous ne nous considérons pas sûrs, par les plans que nous avons occupés, car moi j'ai fait comme s: Commandant depuis le nombre 1937, et j'estime que même s'ils accomplissent leur promesse, de me laisser en liberté, je crains que je n'aurais pas de travail pour gagner ma vie, et dans ces conditions tu comprendras que je ne suis pas du tout décidé de retourner, et il faut que je cherche un moyen pour sortir de ce camp, pour pouvoir chercher du travail. Jusqu'à présent j'attends la lettre pour voir si par médiation de notre cousin, je pourrais m'en aller avec lui, ou si tu connais une solution plus rapide que me la diras. Pour sortir d'ici, il faut être relié à une famille, qui se trouve en France, ou à l'étranger et qui assure avec les moyens pour me nourrir.

*Lettre du capitaine Astudillo Pescador*

CAMPO DE REFUGIADOS N° 1  
Jefatura

Argelés S/Mer Plage 27 de Marzo de 1939

Mr Perfecto del Departamento D'EURE ET LOIR  
Chartres

Muy Señor mio: Con esta fecha recibo un telegrama de mi esposa VALENTINA MORENO PEREZ, que se halla actualmente en ese Departamento en Ecole du Garçon FRAZE, en unión de mis hijos Josefina Astudillo Moreno y Angel Astudillo Moreno de 8 y 5 años respectivamente, y mi madre política Nicolasa Perez Blanco.-

En dicho telegrama me manifiesta que para el día 30 del corriente deben manifestar punto de la frontera por donde desean regresar a España, obligándolas a manifestar estos datos.-

Estos familiares entraron en Francia conmigo por El Pertus cuando la retirada del Ejército republicano en el frente catalán y fueron posteriormente enviadas desde Le Boulou via Perpignan a el pueblo citado.-

La entrada en la España Nacionalista de ellos se veria altamente comprometida pues por mi condición de militar Profesional y los cargos que durante la guerra he desempeñado en el Ejército Republicano, como Organizador de las milicias en Madrid, Miembro del Estado Mayor del Ejército Defensor de Madrid, y mas tarde DIRECTOR DE ETAPAS DEL ESTADO MAYOR CENTRAL, cargo que he venido desempeñando sin interrupción cer-

ca de dos años y que ostentaba hasta mi entrada en Francia.-

Yo someto a la consideración de vd y a las virtudes, tradicionales de los franceses, de Justicia y Libertad que en este caso concreto vea la posibilidad de impedir que mis familiares vayan a España, pero no considero llegado el momento, ni terminado el proceso de tranquilidad que yo desearia, pero que la realidad me obliga a solicitar esta petición.-

Yo me sentiré altamente agradecido si vd impide que mis hijos y esposa queden a merced de la posible eventualidad, con el riesgo inminente de sus vidas y volcados en un sitio donde carecerian de los medios elementales de vida, pues yo dificilmente podria ayudarles y preferiero tenerles en esta tierra adonde de una manera generosa hemos sido humanitariamente acogidos, -y de la que no podré olvidar nunca esta deuda de gratitud, que no tendré inconveniente, si fuera necesario, en pagar poniendome al lado de Francia, si ella estuviera en peligro y necesitaran mi ayuda.-

Gracias anticipas y sabe puede disponer de su affmo S.S.

*Cipriano Astudillo*

Mi Dirección.-

Cipriano Astudillo Pescador  
Jefe del Campo de refugiados n° 1  
Argelés S/Mer Plage  
(P.O.)

# *Lettre du Capitaine Astudillo Percador*

27 mars 1939

Argelès sur Mer au Préfet d'Eure et Loir

Mon très cher monsieur,

Avec cette fiche, j'ai reçu un télégramme de mon épouse Valentina Marino Perez qui est actuellement dans votre département à l'école des garçons de Frazé avec mes enfants Josefina Astudillo Moreno et Angel Astudillo Moreno 8 et 5 ans respectivement et ma mère politique Nicolasa Perez Blanco.

Dans son télégramme, elle me dit que le 30 du mois elle devra dire à quelle frontière elle souhaite regagner l'Espagne et elle est obligée à le faire à ces dates.

Toute ma famille est entrée avec moi en France par le Perthus pendant la Retirada de l'armée Républicaine, avec le front de la Catalogne et on a été dirigé après vers le village de Boulou via Perpignan.



L'entrée en Espagne nationaliste serait pour eux très compromettant au vu de ma condition de militaire professionnel et les fonctions que durant la guerre j'ai jouées dans l'armée Républicaine : j'ai organisé les milices à Madrid, j'étais membre de l'Etat-major de l'armée de Défense de Madrid et plus tard directeur des étapes de l'Etat-major Central, fonction que j'ai accomplie sans interruption durant les deux ans et ce jusqu'à mon entrée en France.

Je me remets à votre considération, aux traditions françaises, à la justice et la liberté qui dans ce cas concret, elle voit la possibilité d'empêcher ma famille d'aller en Espagne, de ne pas quitter pour le moment la France et ne pas interrompre le processus de tranquillité que nous souhaitons mais la réalité m'oblige à solliciter cette demande.

Je vous serai éternellement reconnaissant que mes enfants et mon épouse restent en France, car avec le risque imminent leurs vies s'ils retournaient sur un lieu où ils manqueraient des choses élémentaires de la vie. Puis je pourrai difficilement les aider, et je préfère les voir sur cette terre où d'une manière généreuse on a été reçu avec humanité et je ne pourrai jamais oublier cette gratitude, et je n'aurai aucun inconvénient s'il fallait payer quelque chose à la France en retour qui m'aide lorsque nous étions en danger.

Le Capitaine Astudillo Percador

Chef du camp des réfugiés n°1 Argelès sur Mer





Paroles  
d'enfants d'exilés  
espagnols

## Jean Manuel Florensa

Mon grand, je ne veux pas que tu saches que mon Espagne est désormais morte. Je n'ignore pas que l'on te traite de sale espagnol, ce n'est pas l'Espagne à moi qui est sale. Tu le sais même si je ne te dis rien. Mon Espagne c'est la République porteuse d'un immense espoir, des droits fondamentaux des femmes et des hommes ; rien à voir avec la barbare Espagne franquiste qui occulte son génocide. Fils d'espagnol vaut mieux que d'être fils et petit-fils des salauds qui ont collaboré. Je ne reconnais plus ce pays qui m'a oublié. J'ai perdu mon identité : je suis « français ». L'exode est permanent. Les horreurs, les souffrances, je me les garde...

Ne souffre pas d'être le fils d'exilés, d'être aussi exilé. Ne crois pas ne pas avoir de racines. Tu en as plusieurs, dispersées dans l'espace et le temps. Nourri par toutes les racines, ton comportement est atteint, ta tête est différente, ta couleur de peau plus foncée. Tu n'as rien d'un Français pure souche (y en a-t-il ?). Tu es toi, un nomade sur place. Tu es un étranger de souche...





## Michèle Gazier Pardina

Enfant, une camarade de classe au patronyme franco-français qui jalousait sans doute mes bons points de petite fille sage, m'avait traitée de « fille de réfugié, fille de réfugié ! ». J'avais cinq ans et ne connaissais pas le mot réfugié. Elle avait dit ça avec mépris, en se moquant et à défaut de comprendre le sens du mot, j'en avais saisi le ton. De plus cette tare qui avait l'air d'être la mienne était aussi celle de mes parents. Si j'étais fille de réfugié, ils étaient donc réfugiés.

Je suis rentrée à la maison en larmes et j'ai raconté en sanglotant l'aventure à ma mère. Elle m'a répondu l'œil sec et le regard sévère :

-Eh bien, tu lui diras ce qui n'est pas vrai.

Drôle de réponse. Le fait qu'une expression soit vraie ou pas n'explique en rien ce qui est censé être un mensonge.

Je n'étais donc pas fille de réfugiés.

Que savais-je alors de nous ? J'étais française née en France, d'un père né en France de parents catalans et d'une mère française née en Espagne de parents castillans.

La plus espagnole, ma mère, arrivée en France à l'âge de deux ans, était la plus désireuse d'assimilation. La plus française, en somme. Mon père, lui, je l'apprendrai bien plus tard, avait rejoint l'Espagne, dès 36, pour se battre aux côtés des républicains. Il avait alors 17 ans. Il avait souffert du froid, de la faim, de la lutte inégale. Il avait été vaincu. Il avait passé la frontière avec les Espagnols de la Retirada.



Il avait d'abord été parqué avec ses camarades aux Karas de Perpignan avant d'être envoyé au camp d'Agde d'où il s'évaderait avec quelques républicains catalans du PSUC pour rejoindre le maquis de Lozère et la Résistance.

Exilés mes parents l'étaient l'un et l'autre mais de manière si différente qu'aucune Espagne n'était possible entre eux. Il me restait à trouver la mienne, à me relier à cette langue interdite, à cette histoire violente qui faisait partie de mon histoire comme un secret caché, honteux.

Non, je ne suis pas fille de réfugiés au sens premier du terme. Mon père est retourné dans le pays qui l'a vu naître où sa vie l'attendait.

Mais qu'il soit politique ou économique, qu'il soit d'aujourd'hui ou d'hier, l'exil est une blessure que chaque exilé vit dans la douleur. En ce sens, oui, je suis une fille de réfugiés. Et je le revendique.

Pour les enfants des générations qui suivent, il existe toujours un pays où ils ne sont pas nés mais qui hante leur imaginaire. Qu'il soit en plein ou en délié, le tracé de ce pays, l'écho de sa langue sont inscrits en eux avec cette part d'humiliation, de regrets et de honte des parents exilés.

Il faut du temps, de la réflexion, une certaine distance, des livres, pour vivre enfin cette richesse qu'est d'avoir plusieurs pays en soi.

Celui de Montaigne et celui de Cervantès sont en moi réconciliés.



## Serge Mestre

Pour un fils de réfugié, mot qu'on préférera de loin à celui d'émigré, et encore plus si l'on ajoute l'adjectif « politique », pour un fils de réfugié politique donc, cohabiter dès sa naissance avec l'exil du père, de sa famille, c'est le vivre par procuration, c'est aussi, d'une certaine façon, exister soi-même par procuration, aborder l'histoire de l'autre, déjà dès la naissance, comme sa propre histoire, mal connue, pas vécue dans le fond, mais bien portée, qu'il faut apprendre à connaître, son histoire inconsciente en somme.



## Rosa Regas

L'exil nous prive des droits les plus élémentaires et nous oblige à apprendre à vivre et à être autrement. L'exil est terrible et injuste où qu'il nous mène, c'est la pire des conséquences de la méchanceté des hommes qui pour leur propre gloire déclenchent des guerres qui font des millions d'exilés qui ne savent ni ne peuvent se remettre de la défaite et qui, si souvent s'enfoncent dans la nostalgie, dans l'ombre de ce qu'ils auraient voulu être. Nous n'avons pas tous la capacité, la force ou l'âge de devenir, par un suprême effort de volonté et de réflexion, des citoyens d'un autre pays où survivre et tout recommencer.



## Daniel Pastor

Tu ne disais rien, tu te faisais tout petit. Tu tachais d'être très bon à l'école. On était toujours bons, il fallait passer inaperçu et s'écraser. À la maison on parlait espagnol, dehors français.

On avait ordre de se faire oublier, du coup on ne disait rien. On a été tranquille quand les pieds noirs sont arrivés, ils nous ont foutu la paix, j'avais 15-16 ans quand on nous a lâchés.

Mes parents ont divorcé, ma mère est partie sur Caen, avec quatre enfants petits, ce n'était pas facile. Moi et mon frère aîné Jean-Jacques, elle nous a mis comme pensionnaires dans une école de curés à Epron. Les curés ne pouvaient pas nous voir. Ils nous disaient souvent que l'on était les enfants de l'armée en déroute. Nous étions des mômes trop jeunes pour comprendre ce que cela signifiait. Je ne l'ai compris que bien plus tard.

On nous traitait souvent d'Espingouins, de sales espagnols.

Mes parents ont demandé pour moi la nationalité française devant le tribunal, j'ai dû passer une visite médicale, je devais avoir 14-15ans. J'aurai pu garder les deux.

Je n'ai jamais songé retourner vivre en Espagne. Je suis né en France. Une fois que vous avez fait votre vie ici, que vous avez votre femme qui est française, qu'elle ne parle pas un mot d'espagnol, ce n'est pas facile.

La première fois que je suis allé en Espagne, c'était en 1965. Au village il a fallu que je me présente à la Guardia Civile, j'ai dû justifier de mon identité, à cette époque il y avait encore des tensions.



## Frontière

L'enfant regarde la ligne tremblante de l'horizon,  
Cette ligne trouble entre le ciel et la mer,  
Mine de plomb légèrement estompée.

L'enfant a les pieds nus, brûlés par le soleil d'été,  
Ses yeux plongent sans retenue aucune,  
Il s'imagine là-bas, courant, filant.

Il est en Espagne, il ne connaît pas le mot  
Frontière,  
Vocabulaire tranchant, au-delà des montagnes.

Dès le lendemain, le 18 août 1936,  
Alors que le poète, plus au sud, est assassiné,  
L'enfant va fouler le mot de ses sandales.

Ce mot à l'allure d'un pont, il relie, rejoint  
Une rive à l'autre, il devrait embrasser  
Plutôt que séparer, délimiter.

Frontière est une césure, une suffocation,  
Un soupir étranglé, une sueur glacée  
Qui coule le long des cuisses, et tâche les sandales.



L'enfant traverse le pont qui enjambe la Bidasoa,  
Les doigts broyés dans la paume de sa mère,  
Elle laisse tout, mais agrippe son fils.  
L'enfant ne sait pas, ne sent pas que la poigne  
De celle si forte qui jusque-là le berçait,  
Et dont l'âme maintenant se jette entre deux eaux.

D'un pays à l'autre, aux confins d'une ligne droite haletante,  
Percée de bombardements, les visages se détournent.  
La frontière en soi, entre avoir et ne plus être.

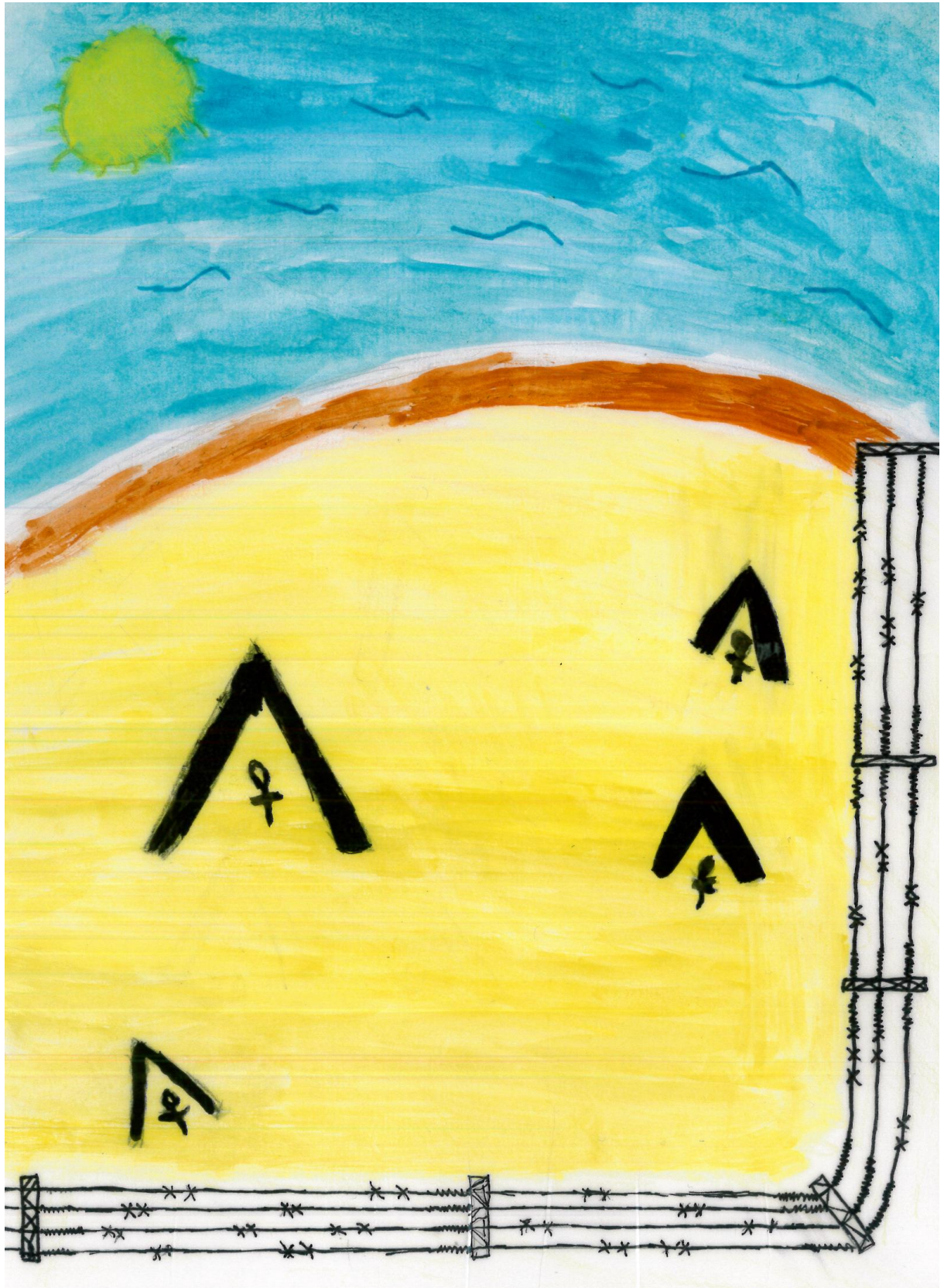
La mère n'est plus ce qu'elle porte,  
Une bague sur ses seins cachée, la main de son enfant  
Dans la sienne, accrochée, arrimée.

L'enfant est devenu un homme, puis un père.  
Il a traversé la vie, le cœur nu,  
Et son regard s'est glissé dans celui d'une femme nue, elle aussi.

L'enfant, l'homme, le père, et tout ce qui le constitue,  
Est mort, il y a un an, sa main agrippée à la mienne.  
À mon petit doigt, aujourd'hui, la bague de ma grand-mère.

*Léonor de Recoñdo*





# Bibliographie et sources

- *La Retirada ; Josep Bartoli*
- *De la République aux camps de l'exil, La guerre d'Espagne, réfugiés dans les Pyrénées et sur la côte catalane ; Jean-Claude Pruja*
- *Exil, témoignages sur la guerre d'Espagne, les camps et la résistance au franquisme ; Progreso Marin*
- *De la frontière aux barbelés, les chemins de la Retirada 1939 ; Serge Barba*
- *Dire l'exil - Decir el exilo - ; Centre de la documentation toulousain sur l'exil espagnol.*
- *Archives départementales d'Eure et Loir*



# Sommaire

<i>Témoignages d'Espagnols</i>	<i>Page 5</i>
<i>Témoignages de français</i>	<i>Page 69</i>
<i>Témoignages et documents d'archives sur l'accueil des réfugiés espagnols en Eure et Loir</i>	<i>Page 83</i>
<i>Paroles d'enfants d'exilés espagnols</i>	<i>Page 119</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>Page 128</i>